

LE LANGAGE PARLÉ A SAINT-GINGOLPH

(Contribution à l'histoire des « français locaux »)

par PAUL ZUMTHOR

Professeur à la Faculté des Lettres
de l'Université d'Amsterdam

Saint-Maurice
Imprimerie Saint-Augustin
1962

Je tiens à remercier spécialement Monsieur le Chanoine L. Dupont Lachenal et Monsieur U. Casanova de l'aide qu'ils m'ont apportée dans la préparation de cette édition ; ainsi que Monsieur M. Derivaz, président de la Commune de Saint-Gingolph-Suisse, qui aimablement a mis à ma disposition la collection de gravures et dessins conservée au Château.

P. Z.

I. Introduction historique

On connaît l'originalité géographique et historique de Saint-Gingolph. Le livre de l'abbé Alexis Chaperon, curé de Saint-Jean-d'Aulph¹, fournit sur les divers aspects de cette question des renseignements qui demeurent, après cinquante ans et dans l'état presque irrémédiable de dispersion des archives anciennes de la localité², fondamentaux³.

Saint-Gingolph est mentionné pour la première fois dans une bulle d'Eugène III, en 1153 : *ecclesia de sancto Gengulfo*, partie du diocèse de Genève et dépendance de l'abbaye bénédictine de Saint-Martin d'Ainay, à Lyon. On peut noter à ce propos l'ancienneté de l'implantation monastique lyonnaise en Chablais et dans les territoires aujourd'hui valaisans, où Ainay posséda Saint-Pierre-de-Clages ; Savigny, au XIII^e siècle encore, les églises de Vionnaz (jusqu'en 1551), Muraz, Collombey, Monthey et Troistorrents. A l'axe que dessinent ces relations s'oppose celui qui, partant de l'abbaye de Saint-Maurice, s'étend au XII^e siècle à Abondance, cependant que, du Grand-Saint-Bernard (Mont-Joux) un autre s'étend jusqu'à Meillerie, englobant les territoires de Tanay et de Novel⁴. Au moment où Saint-Gingolph apparaît dans nos documents, la carte ecclésiastique de la région est ainsi fort embrouillée, quoique l'on puisse supposer à cet ensemble une très ancienne unité primitive, peut-être de mouvance lyonnaise.

Ainay, au témoignage de la Bulle de 1153, exerçait sur l'église de Saint-Gingolph sa juridiction par interposition du prieuré de Saint-Jean de Genève, et sous réserve des droits canoniques de l'évêque de cette ville. Dans la seconde moitié du XII^e siècle⁵, Saint-Gingolph

¹ *Monographie de Saint-Gingolph*, dans *Mémoires et documents inédits publiés par l'Académie Salésienne*, t. XXXVI, Annecy 1913.

² *Op. cit.*, p. 242.

³ V. aussi l'article *Saint-Gingolph* de l'*Armorial valaisan*, Zürich 1946, pp. 225-226 ; et L. Dupont Lachenal, *Paroisses et clergé en Bas-Valais aux environs de 1600*, dans *Annales valaisannes*, 1959, pp. 425-428.

⁴ V. Dupont Lachenal, *art. cit.*, cartes pp. 417, 420, 421 ; et L. Quaglia, *Meillerie et la Prévôté du Grand-Saint-Bernard*, dans *Annales valaisannes*, 1961, pp. 10-39.

⁵ On infère cette date du fait que Guillaume de Viuz, abbé d'Abondance (1187-1208), est mentionné comme le premier seigneur de Saint-Gingolph ; v. Chaperon, p. 17 ; une bulle de 1250, énumérant les possessions d'Ainay, ne mentionne plus Saint-Gingolph.

passa à l'abbaye d'Abondance, fondée en 1108 par Saint-Maurice. La paroisse ne sortit jamais, avant la Réforme, du ressort du diocèse de Genève⁶, et demeure, aujourd'hui encore, même dans sa partie valaisanne, de celui d'Annecy, héritier de l'ancien diocèse genevois, quoiqu'une redevance fût, jusqu'au XVIII^e siècle, payée à l'évêque de Sion⁷.

Les désignations les plus anciennes de la localité (*ecclesia de sancto Gengulfo*, 1153 ; *villula sancti Gengulphi*, 1204 ; *apud sanctum Gengulphum* dans les actes du XIV^e siècle) ainsi que les raisons générales alléguées par L. Dupont Lachenal⁸, ne permettent guère de douter que l'érection en paroisse d'une chapelle locale n'ait précédé l'institution de la communauté civile. Toujours est-il qu'à la fin du XII^e siècle, l'abbé d'Abondance est seigneur de Saint-Gingolph, où il sera représenté, à partir de 1309 au moins, par un métral, puis, dès environ 1500, par un châtelain. En 1563, la seigneurie est albergée aux Dunant de Grilly, d'Evian ; à la suite du traité de Thonon (qui, en 1569, partagea le village entre la Savoie et le Valais) et des procès qui s'ensuivirent, Saint-Gingolph constitua, de 1583 à la Révolution, deux seigneuries, l'abbé d'Abondance ayant récupéré la partie rière Savoie. Quant à la condition servile initiale des habitants, elle semble prouvée par un acte de l'abbé d'Abondance, du 29 décembre 1436, les libérant de la main-morte⁹.

On admet¹⁰ que l'établissement primitif était situé au hameau actuel de Bret, à deux kilomètres à l'ouest de l'embouchure de la Morge. Un *Bresti* est cité comme étape du voyage que fit saint Romain, de Genève à Saint-Maurice, vers 440-450 (époque de l'expansion burgonde dans la région du Léman), par la *Vita* du début du VI^e siècle¹¹. Il y aurait eu par la suite, peut-être du fait d'une catastrophe naturelle¹², déplacement vers l'est, jusqu'au pont par lequel la vieille route gauloise de Genève au pays des Nantuates franchissait la Morge¹³.

⁶ Cette appartenance remonte, selon toute apparence, à l'origine même de la paroisse. Chaperon, pp. 12-13.

⁷ Chaperon, pp. 10-11 ; et *Armorial valaisan*, p. 225.

⁸ *Art. cité*, pp. 414-415 et 426.

⁹ A. Heusler, *Rechtsquellen des Kantons Wallis*, Bâle 1890, p. 145, n° 599. Voir aussi le n° 600, acte du 5 juillet 1471, émanant de la même source, et remettant aux gens de Saint-Gingolph la moitié du double laod qu'ils payaient jusqu'alors.

¹⁰ Dupont Lachenal, *art. cit.*, au début ; Chaperon, p. 9.

¹¹ V. sur cette identification, M. Besson, *Monasterium Acaunense*, Fribourg 1913, p. 198. L'authenticité de la *Vita*, contestée par Krusch, semble avoir été définitivement établie par Dom Leclercq.

¹² L'éboulement de la Chainiaz, que certains ont identifiée avec le *Tauredunum* dont parlent Marius d'Avenches et Grégoire de Tours. V. Chaperon, note de la p. 9.

¹³ Sur cette route, v. Ch. Marteaux et M. Le Roux, *Boutae, vicus gallo-romain de la cité de Vienne, du I^{er} au V^e siècle*, Annecy 1913, p. 395. Chaperon, pp. 9-10, attribue à une « légende locale » dont je n'ai pas retrouvé

Les sources fiscales citées par Chaperon semblent indiquer que le village s'édifia d'abord exclusivement sur la rive occidentale du torrent, vers la place actuelle de l'église¹⁴. On pourrait, en l'absence d'autres documents, raisonnablement supposer que le choix de cet emplacement, s'il n'a pas été déterminé par la préexistence d'une chapelle, tint à la nécessité d'entretenir et de garder le pont de la Morge, auquel la largeur et la profondeur de celle-ci, ainsi que la forte déclivité des pentes, confèrent une importance particulière pour le trafic.

L'un des indices qui permettrait de supposer au village une origine ancienne est son nom même qui fut, semble-t-il, dès l'origine le titre de son église¹⁵.

L'historicité d'un personnage nommé Gengulf ou Gangulf ne fait pas de doute, encore que sa biographie reste entourée de légendes de faible crédibilité. Attesté dès l'époque mérovingienne, soit au VII^e siècle (un *vir illustrissimus Gengulfus* est désigné, par un acte de Clotaire III, comme avoué du monastère de Bèze, en Bourgogne), soit au VIII^e siècle (un Grand nommé *Gangulfus* est cité en 716 par la *Vita sancti Ceolfridi*¹⁶), ce personnage fait son entrée dans l'hagiographie, à titre de martyr, vers l'an 900, dans une *Passio* en prose, rédigée par un clerc de l'église de Varennes-sur-Amance (département actuel de la Haute-Marne) : puissant propriétaire terrien et guerrier, issu d'une grande famille de la région de Langres, Gengulf se serait illustré de bonne heure par ses donations ; apprécié de Pépin le Bref, il aurait accompagné celui-ci, en particulier, dans son raid contre les Flandres et la Frise, et aurait contribué à la conversion de ces contrées septentrionales ; assassiné par un rival, à l'instigation de l'épouse infidèle à laquelle pourtant il avait pardonné, Gengulf, « martyr » de la foi conjugale, aurait été enseveli à Varennes¹⁷. L'abbé Chaperon signale, p. 59, une tradition locale (?) selon laquelle Gengulf aurait passé quelques

d'autre trace, le souvenir de ce déplacement. Il est notable toutefois que les vastes forêts qui recouvrent les pentes des montagnes, de Bouveret à Locon, portent le nom collectif de « bois de Bret » ; v. Chaperon, pp. 110 et suiv.

¹⁴ L'agglomération resta longtemps modeste. Au début du XV^e siècle, elle comptait quatre-vingts feux ; vers 1600, environ 600 habitants, 300 de chaque côté du torrent ; v. Chaperon, p. 171. Toutefois, dès le début du XIV^e siècle, la paroisse comporte plusieurs confréries pieuses, ce qui implique une communauté bien vivante et reposant sur des traditions déjà fortes ; Chaperon, pp. 52 et suiv.

¹⁵ La fête communale ayant lieu à la Saint-Laurent, on a parfois supposé que l'église était dédiée à ce dernier personnage. Chaperon, pp. 56-57, montre qu'il n'en est rien. Au reste, les noms de Gingolph et Laurent sont associés dans la tradition d'Einsiedeln : une chapelle édiflée à proximité de cette abbaye leur est dédiée en commun, et fut, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, pour les habitants de Saint-Gingolph, un but de pèlerinage. Sur cette chapelle, v. *St. Meinrads Raben*, XXXV, 1945-46, pp. 14-19, 52-56, 92-97.

¹⁶ *Catholicisme* (encyclopédie dirigée par G. Jacquemet, Paris, 1947 et années suivantes, en cours de publication), XVII, colonnes 1831 et 1832.

¹⁷ Sur cette *Passio* et les autres textes anciens relatifs à Gengulf, v. les listes de la *Bibliotheca hagiographica latina antiquæ et mediæ ætatis* (recueil des Bollandistes) et son *Supplementum* sous les nos 3328 à 3331, et 3328a-3328b.

années dans un ermitage au bord du Léman. Dès le milieu du IX^e siècle, Gengulf était vénéré à Varennes comme un saint. Sa fête figure sous la date du 11 mai dans le martyrologe romain. Un prieuré (dépendant de l'évêché de Toul) avait été fondé sur sa tombe, et le bruit courut que des guérisons miraculeuses s'y produisaient. De Varennes, le culte de saint Gengulf gagna Florennes (Belgique, Hainaut), dont l'abbaye prétendait posséder ses reliques à la suite d'une translation racontée par l'abbé Gonzo vers 1045¹⁸. Le diocèse de Toul, qui resta apparemment le centre de ce culte, ne compta pas moins de quatorze églises dédiées à ce saint ; les territoires actuels du diocèse de Langres, sept ; l'ère de dispersion des églises ou chapelles de ce titre s'étend jusqu'à la Hollande¹⁹, la Belgique²⁰ et la Rhénanie²¹. Trèves eut quatre églises dédiées à Gangolf (l'une des principales de la ville porte encore ce titre aujourd'hui). Reportés sur une carte, les points où se manifeste, d'une manière ou de l'autre, un culte de ce personnage, se répartissent, en zones de densité variable, sur les diocèses actuels de Toul et Langres, puis ceux de Haarlem, Gand, Liège, Namur, Aix-la-Chapelle, Mayence, Saint-Dié, Nancy, Châlons, Sens, Troyes, Dijon, Besançon et Annecy ; la pointe occidentale extrême de cette aire touche Montreuil-sur-Mer qui, parmi les patrons de son église, compte saint Gengoult²² ; la pointe orientale extrême est Einsiedeln²³ ; la limite méridionale en est une

Les textes de base sont : la *Passio* de Varennes, la *Passio* en vers de la nonne Hrosvita (l'un et l'autre du X^e siècle), et les *Miracula* de Gonzo (XI^e siècle).

¹⁸ M. Manitius, *Geschichte der lateinische Literatur des Mittelalters*, München 1911-31, II, p. 464, fournit une analyse de ce texte, de son caractère et de ses sources.

¹⁹ G.H. Kurtz, *De St-Gangoliskerk te Haarlem*, dans *Harlemse Bijdragen*, LVI, 1938, pp. 52-68 ; et A. van. Loey, *La Vita S. Gengulfi et le Spiegel historiel de J. van Maerlant*, dans le *Bulletin de la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique*, 5^e série, 38, 1952, pp. 455-466.

²⁰ S. Balan, *Etude critique des sources de l'histoire du pays de Liège au moyen âge*, dans *Mémoires de l'Académie royale de Belgique*, LXI, 1901-1903, pp. 190 et suiv. ; et Ch. Dereine, *Les origines du chapitre de Saint-Gengulphe de Florennes*, dans *Etudes d'histoire et d'archéologie namuroises dédiées à F. Courtois*, 1952, I, pp. 287-293. Le culte de Saint-Gingolph est encore vivant aujourd'hui dans le diocèse de Namur.

²¹ M. Barth., *Heiligenkulte im Elsass*, dans *Archives de l'Eglise d'Alsace*, XIX, 1949-1950, pp. 35-43 ; et Fr. Mayer, *Der heilige Gangolf, seine Verehrung in Geschichte und Brauchtum*, dans *Freiburger Diözesanarchiv*, N. F. XL, 1940, pp. 90-139 et 140-174. — Comp. W. Stach, *Die Gangolflegende bei Hrosvit*, dans *Historische Vierteljahrschrift* XXX, 1935-36, pp. 168-174 et 361-397.

²² On trouve des traces isolées (dues sans doute à l'émigration monastique) du culte de ce saint au Portugal et à Prague : v. *Catholicisme*, XVII, 1831.

L'évêché de Langres demeure aujourd'hui le centre du culte de saint Gengoult et reçoit encore « des demandes de reliques, même d'outre-Rhin » (*Catholicisme*, I. c.). Mgr Cesbron, évêque d'Annecy, a remis ainsi à l'église de Saint-Gingolph, en 1947, une relique qu'il avait obtenue à cette intention de l'évêché de Langres.

²³ V. ci-dessus note 15.

ligne marquée par la paroisse de Saint-Gingolph sur le Léman et par une chapelle de la commune de Giez, au sud du lac d'Annecy. Une tradition liée à la chapelle d'Einsiedeln, et confirmée par l'iconographie (il est vrai, tardive) du personnage, présente celui-ci comme le patron des voyageurs à cheval et, plus généralement, des pèlerins. Qu'il y ait un rapport entre cette tradition et le fait que notre Saint-Gingolph soit situé au pont de la Morge, sur une voie de grande communication, je ne voudrais ni l'affirmer, ni, *a priori*, le nier.

Plusieurs localités portent le nom de Gengulf : la plus septentrionale, dans la Sarre, près de la frontière luxembourgeoise ; d'autres se situent dans divers départements français : Saint-Gengoulph, canton de Neuilly-Saint-Front, Aisne ; Saint-Gengoux-de-Scissé, canton de Lugny, Saône-et-Loire ; Saint-Gengoux-le-National, chef-lieu de canton, arrondissement de Mâcon, Saône-et-Loire ; Saint-Gengoult, hameau de Laroche-Millay, Nièvre ; Saint-Gingolph, hameau de Giez, Haute-Savoie ; enfin, notre village.

Hagiographie, traditions locales, toponymie, altèrent de façon diverse le nom originel du personnage : en latin *Gangulfus*, *Gangulpus*, *Gengolfus*, *Gengultus*, *Gengulphus*, *Gyngulphus*, *Gingurphus*, etc., simples variantes graphiques ; en langue vulgaire *Gangulf(e)*, *Gengolt*, *Gengon*, *Gengou*, *Gengoul*, *Gengoulph*, *Gengoult*, *Gengoux* et *Gegoux*, *Gigoult*, etc.²⁴. En ce qui concerne notre localité, l'*Armorial valaisan* signale les formes : *Saint-Gingoux*, dominant du XVI^e à la fin du XVIII^e siècle, *Saint-Gingoulph*, ça et là depuis 1604 ; en patois, *Saint-Gingout*. *Saint-Gingoulph* est encore donné en 1812 par H. Schiner²⁵. Trois cartes du Léman en ma possession, l'une signée Joan. Bapt. Vrintsius, de 1607, l'autre (signée Antoine Chopy) de 1740, la troisième gravée en 1751, reproduisant une partie de la « carte manuscrite de la Lombardie de M. Hondstein », notent *Saint-Gingo*, forme patoise si l'on en juge par comparaison avec les autres toponymes qu'elles présentent. Les archives de ma belle-famille (remontant au début du XVIII^e siècle) présentent la forme *Saint-Gengoux* jusqu'en 1825 ; *Saint-Gingoulph* pendant les vingt dernières années du XVIII^e siècle ; la forme *Saint-Gingolph*, due, comme la précédente, sans doute à un latinisme de notaire et qui, à l'époque récente, influa sur la prononciation²⁶, apparaît en 1796 dans les actes rédigés à Evian ; dans le village même, je ne la relève pas avant 1829²⁷.

²⁴ *Catholicisme*, XVII, 1831.

²⁵ *Description du département du Simplon*, Sion 1812, pp. 544-546.

²⁶ Le caractère savant des phonèmes *-l* et *-i* en fin de mot est évident. Ils ont dû apparaître dans l'usage commun à l'époque où, d'une part le patois fut en voie de disparition, d'autre part les graphies en *-lph* eurent refoulé les autres, c'est-à-dire dans le cours du second tiers du XIX^e siècle.

²⁷ Mes archives sont formées dans leur grande majorité de pièces établies en territoire savoyard. Une étude complète sur les graphies du nom devrait reposer sur un examen des *Annuaire*s de l'Etat Valaisan et des *Ordines*

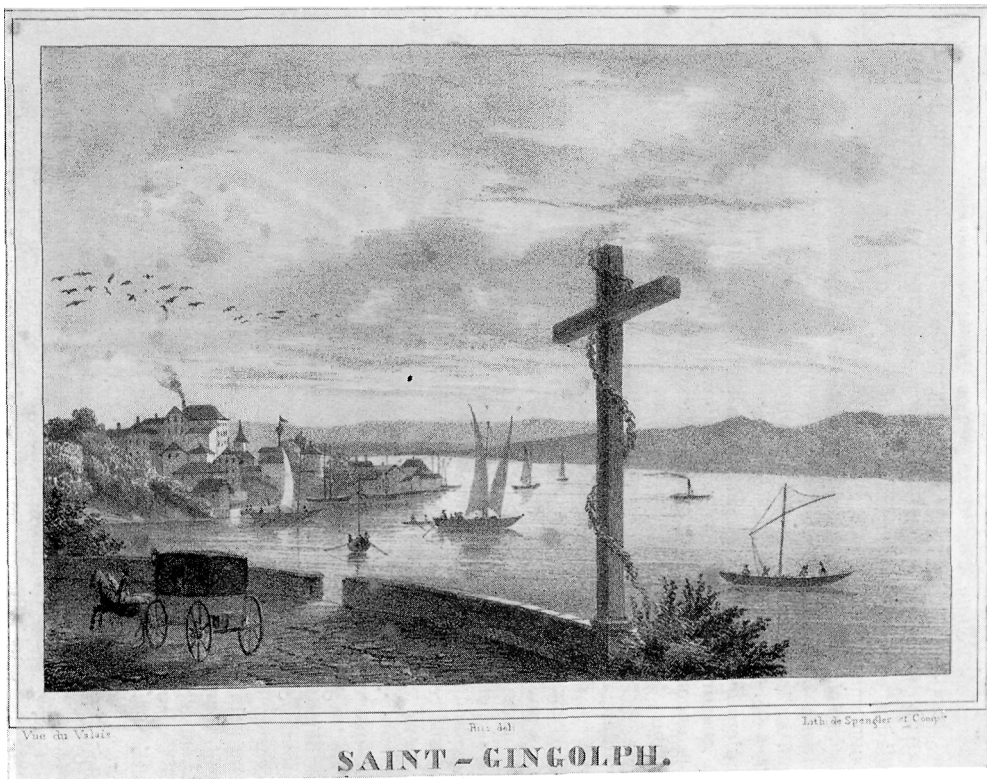
L'ensemble de ces données forme une unité. Celle-ci (compte tenu de faits comme l'instabilité des patronages sanctoraux au moyen âge, et la fragilité morphologique des toponymes) témoigne d'une assez haute antiquité. La diffusion du culte et du nom en question s'est produite, sous quelque influence monastique (peut-être à partir de fondations authentiques de Gengulf en haute Bourgogne ?), le long des voies conduisant du pays sénéonais vers les Pays-Bas d'une part, la Rhénanie de l'autre, la basse Bourgogne enfin : phénomène qu'il est vraisemblable d'attribuer à une époque antérieure, pour le moins, au milieu du XI^e siècle.

Du point de vue linguistique, il résulte de ces faits une première conséquence. Saint-Gingolph s'est formé et développé sur un axe de circulation double : l'un, est-ouest, à longue portée, reliant l'évêché de Sion à celui de Genève et à ceux de Bourgogne transjurane ; l'autre²⁸, venant d'Abondance. Saint-Gingolph s'est trouvé ainsi, durant les siècles linguistiquement déterminants du moyen âge, au centre de la zone franco-provençale, dans des conditions qui ont dû assurer à la fois l'homogénéité de son patois primitif, et la précoce désagrégation de celui-ci. Hasselrot se posa naguère la question de l'unité dialectale des terroirs ayant relevé de l'abbaye d'Abondance²⁹ : si rien ne permet une réponse tranchée, du moins la question reste-t-elle pertinente. La coupure politique de Saint-Gingolph entre territoires valaisan et savoyard intervint assez tardivement pour que de possibles influences linguistiques divergentes ne se produisissent guère désormais que dans le degré et la qualité de la francisation.

diocésains. Sous le régime révolutionnaire, le village s'appela pendant quelque temps « Morge Libre ». Ce nom n'apparaît dans mes archives qu'au cours de l'année 1794.

²⁸ Par les cols du fond de la vallée de Novel ou, plus probablement, par Monthey et le Pas de Morgins d'une part ; Evian et Bernex de l'autre.

²⁹ *Etudes sur les dialectes d'Ollon et du district d'Aigle*, Paris 1937, p. 171. — Il n'existe pas, à ma connaissance, de carte du temporel de l'abbaye d'Abondance ; un cadastre, établi vers 1730, permettrait peut-être d'en dresser un pour le XVIII^e siècle (communication de M. R. Oursel, archiviste départemental de la Haute-Savoie, du 12 septembre 1961). Je renverrais, à ce propos, à l'étude de l'abbé Mercier, *L'Abbaye et la vallée d'Abondance*, dans *Mémoires et documents de l'Académie Salésienne*, VIII, 1885. On sait que les archives de l'abbaye disparurent en leur quasi-totalité pendant la Révolution.



Saint-Gingolph rière Valais, vu de la Croix du Fenalet.
Dessin de Ritz. — Collection de la Maison de Commune de Saint-Gingolph-Suisse.

II. Le problème du « français local »

C'est à partir de 1955 que je me suis intéressé à la vie linguistique du village. Dans ses grands traits, la situation y est la suivante : la population est assez nettement divisée en deux groupes, séparés géographiquement par la route du Simplon. Le long de celle-ci, et entre route et lac, commerçants et hôteliers ; en dessus de la route, côté montagne, bûcherons et paysans. Il est vrai que, depuis l'incendie de la partie française supérieure du village, cette distinction est plus nette à Saint-Gingolph-Valais qu'à Saint-Gingolph-Savoie. Pêcheurs et mariniers ont pratiquement disparu. L'hôtellerie gingolaise (dont il est déjà question chez Toepffer : le bâtiment de l'Auberge de la Poste existe encore, à côté de la maison communale suisse) date, dans son ensemble, de la fin du XIX^e siècle. Son personnel, fixe ou saisonnier, est formé presque exclusivement de gens du village ou des régions immédiatement voisines. Naturellement, le patois s'est conservé plus longtemps dans la partie paysanne de la population. Mais aujourd'hui, la différence entre les deux groupes est devenue à cet égard minime ; il n'y a plus guère que quelques vieillards, surtout au hameau de Bret, qui puissent, le cas échéant, et entre eux, parler couramment patois. Je n'ai jamais eu de relations régulières qu'avec la partie commerçante de la population, à laquelle appartient ma belle-famille. C'est donc sur cette partie-là, la plus directement en contact avec le monde extérieur, que j'ai fait porter mon enquête. Dans ce groupe commerçant-hôtelier, l'usage du patois ne se rencontrait plus, vers 1880-90 déjà, que dans la vie domestique, particulièrement dans les rapports de maître à valet ; le bilinguisme français-patois régnait, à cette époque, depuis trois quarts de siècle au moins³⁰ ; aujourd'hui, seules les personnes de plus de 60 ans sont encore capables de s'exprimer, à l'occasion (pour raconter des souvenirs d'enfance, des anecdotes, etc.), en un patois du reste fortement francisé ; la génération de 30 à 50 ans paraît comprendre, avec plus ou moins de difficulté, des phrases simples, mais est incapable de les reproduire correctement : il est vrai que l'atmosphère psychologique des familles (conservatisme ou son contraire ; goût du pittoresque ; humour, etc.) influe sur le comportement et les aptitudes des individus, et provoque de notables écarts au niveau des témoignages personnels ; les plus jeunes enfin ne connaissent plus que des mots isolés ou quelques dictons. C'est ainsi que j'ai pu relever, sur la bouche de villageois âgés respectivement de 70 et 60 ans, de Saint-Gingolph-Savoie, deux chansons patoises que j'ai pu-

³⁰ Si j'en juge par les lettres de Félix Bonnaz, chirurgien militaire sarde, originaire de Saint-Gingolph (1814-45), que j'ai publiées en 1960 dans les *Mémoires de l'Académie Chablaisienne*.

bliées naguère dans la revue hollandaise *Neophilologus*³¹ : ce sont là de vénérables vestiges, exceptionnels. Encore la seconde seule de ces chansons a-t-elle pu m'être donnée intégralement. Tout un trésor d'anecdotes familiales se transmet encore en patois au sein de certains lignages ; mais ces documents se présentent dans un état lamentable de corruption linguistique : français mêlé au patois, hésitations sur la prononciation, incapacité de conjuguer les verbes, gallicismes envahissants ; il s'agit là, en somme, d'une imitation approximative du patois, que ne commande aucun critère sûr.

L'usage linguistique du village n'offre ainsi plus guère d'intérêt du point de vue de la dialectologie proprement dite. En revanche, il constitue un terrain d'études particulièrement attirant d'un autre point de vue : celui du « français local ».

La notion de « français local » n'a pas été jusqu'ici l'objet d'une définition précise. Le travail le plus valable sur ce sujet est le long article de G. Wissler qui date de 1910, et auquel on peut joindre la thèse de C. Natsch, de 1927 ; en revanche, le relevé surtout dialectologique de W. Pierrehumbert en 1926, celui de G. Bise, en 1939 ou, dans un autre domaine, de J. Séguy, en 1951³², ne sont guère que des collections de matériaux. La bibliographie de Wissler est édifiante à cet égard ; elle énumère des sources, dont les 9/10 sont indirectes. D'où le caractère même de l'étude, par ailleurs remarquable, de cet auteur :

a) elle porte en principe sur l'ensemble de la Suisse romande, en fait sur les cantons de Genève et de Vaud presque seuls ;

b) ses sources sont quasi exclusivement écrites, et pour une bonne part littéraires et « pittoresques », donc comportant nécessairement un facteur de réfraction, dont il est impossible d'évaluer l'importance ;

c) enfin (et ce troisième caractère est lié au second), la langue étudiée ainsi par Wissler donne une impression générale beaucoup plus proche du patois que ne l'est en fait, en 1960, le « français suisse » (cf. en particulier les remarques sur la prononciation, pp. 715-723).

³¹ *Une berceuse en patois chablaisien*, 1951, pp. 162-163 ; et *Encore une chanson en patois chablaisien*, 1952, pp. 79-82. — Sur l'état des patois dans le district d'Aigle, v. B. Hasselrot, *op. cit.* : l'enquête a été faite en 1934-35.

³² G. Wissler, *Das schweizerische Volksfranzösisch*, dans *Romanische Forschungen*, XXVII, 1910, pp. 690-851 ; — W. Pierrehumbert, *Dictionnaire historique du parler neuchâtelois et suisse romand*, Neuchâtel 1926 ; — C. Natsch, *Poulain de la Barre's Bemerkungen zum Genferfranzösischen*, Coire 1927 ; — G. Bise, *Glossaire du français régional parlé dans la Haute-Broye fribourgeoise*, dans *Archivum romanicum*, XXIII, 1939, pp. 292-305 ; — J. Séguy, *Le français parlé à Toulouse*, Toulouse 1951. Un article de Fleisch dans la *Revue des langues romanes*, LXXI, pp. 26 sq., relève le vocabulaire « régional » du village de Jonvelle (Haute-Saône). — V. aussi J. Ahokas, *Essai d'un glossaire genevois (1409-1536)*, Helsinki 1959, pp. 10-11 ; — le *Glossaire genevois, ou recueil étymologique des termes dont se compose le dialecte de Genève, avec les principales locutions défectueuses en usage dans cette ville*, Genève 1837, et H. Snell, *Le langage familier d'un collégien en 1900*, Genève 1960, (avec lexique).

Un problème méthodologique est ainsi soulevé. Le « français local » participe plus ou moins, par ses éléments propres (ceux qui l'écartent du « français commun »), de la nature des patois : c'est une langue sans critères, c'est-à-dire ne possédant ni définition géographique permanente, ni tradition objectivement déterminable. La seule manière efficace de le percevoir est de le relever, *hic et nunc*, dans l'usage oral de sujets connus ; en d'autres termes, de l'atteindre par le contact personnel, dans une localité précise et en un temps particulier. Sur ce dernier point, on peut constater que les sources utilisées par Wissler décrivent un état des patois sans doute déjà archaïque en 1910. La liste même dressée par G. Bise, donnant des mots recueillis dans tout le district de la Broye, me paraît tomber encore, en quelque mesure et du point de vue géographique, sous cette critique. Les chiffres mettent en valeur ces différences :

Wissler donne environ 1100 mots ;

Bise donne au total 430 mots, dont 118 figurant chez Wissler, et 312 nouveaux ;

je donne au total 467 mots et locutions, dont 99 figurent chez Wissler, 10 parmi les « nouveaux » de Bise, et 358 sont inconnus de ces auteurs.

Le « français local » se distingue, certes, du « français commun » ; mais celui-ci ne se ramène aucunement à la langue cultivée et scolaire : certains faits de langage populaire, plus ou moins aberrants par rapport à la norme académique, sont répandus dans tous les territoires francophones, et ne caractérisent plus aujourd'hui aucun « lieu » (même si leur origine, proche ou lointaine, est exactement localisable) ; ainsi la pratique des abréviations, généralisée depuis la première guerre mondiale ; certaines confusions pronominales ; l'universalisation du conjonctif « incolore » *que*, etc. Il en va de même de la plupart des formations argotiques : des désignations telles que *fric*, *toubib*, *pote*, *mec*, etc., relèvent du « français commun ». Certaines impropriétés, comme *tournant* pour *virage*, posent de petits problèmes malaisés à résoudre. Les critères, dans ces deux domaines, sont extrêmement difficiles à déterminer et, plus encore, à utiliser de façon systématique.

Du moins, dans les relevés que j'ai opérés moi-même à Saint-Gingolph me suis-je interdit de recueillir, comme l'ont fait Wissler et Bise, des argotismes ou expressions populaires d'emploi quasi universel en territoire francophone (*brâmer* « crier » ; *braïller*, *gratte-à-cul*, *peinturer*, *dégelée*, *godille*, etc.), ainsi que quelques termes de registre stylistique paysan, étrangers en cela au langage citadin, sans toutefois appartenir à une région particulière (*fréquenter* « aimer » ; *cancaner*, etc.). La présence, pour le moins étonnante, de tels mots (ou de *foutre*, *embêter*, *neigeoter*, *faqot* !) chez Bise, de *mélèze* ou *avalanche* chez Wissler, s'explique par la conception purement livresque que ces auteurs se sont faite du « français commun ».

En revanche, deux éléments constitutifs des usages proprement locaux se dégagent assez aisément à l'analyse : d'une part, les influences étrangères ayant agi ou agissant sur une localité déterminée, à l'exception de localités circonvoisines (ainsi, selon toute apparence, l'influence alémanique dans le français lausannois urbain) ; d'autre part et surtout, les survivances des anciens patois.

Ces survivances présentent un intérêt particulier, touchant à la fois à la nature de patois disparus, et à celle des processus désagregatifs des langues.

Un « état de langue », tel qu'un patois aussi longtemps qu'il est vivant, comporte un ensemble de faits caractéristiques : lexicaux et grammaticaux (ce sont les plus apparents : mots et formes), mais aussi phonétiques (prononciation ; habitudes articulatoires, dans la mesure où elles déterminent un équilibre phonologique) et prosodiques (rythme, nature et disposition des accents). La dégradation de cet état de langue (l'altération et la disparition du patois) s'opère inégalement et de façon non simultanée dans ces divers ordres de faits³³. On ne peut esquisser de schéma universellement valable : tous les cas sont d'espèce. Du moins semble-t-il que, le plus souvent, les traditions phonétiques et surtout prosodiques sont les plus résistantes : c'est ainsi que le pittoresque « accent » des Toulousains ou des Marseillais constitue le dernier, mais durable avatar de la vieille langue occitane. Le « français local » (dans la mesure où on le définit par rapport aux patois ancestraux) est du français commun au sein duquel se perpétuent de façon plus ou moins vivace des traits lexicaux, grammaticaux, phonétiques ou prosodiques de l'idiome local désagregé (ou en voie de désagregation). Au reste, cette notion de « français local » comporte des implications sociales et administratives. D'une manière générale, dans nos pays de civilisation française, l'individu, à mesure que sa culture s'étend et s'approfondit, exerce sur son propre usage linguistique un contrôle de plus en plus attentif, tendant à écarter ce qu'il sent comme des déviations de la norme ; le même effet se produit souvent, de manière moins consciente, chez l'individu qui a voyagé et a subi des influences linguistiques soit correctrices (dans le cas du Savoyard ayant vécu à Paris ; du montagnard valaisan ayant vécu à Genève), soit corruptrices (dans le cas de séjour en terroir de langue étrangère ou en localité éloignée, à « français local » fortement individualisé : Savoyard à Turin ou à Toulouse, Valaisan à Berne ou à Porrentruy). Sur le plan administratif enfin, l'appartenance à un ensemble politique plus ou moins vaste, plus ou moins centralisé, influe de même sur le degré de vigueur des régionalismes.

Une difficulté surgit, dans l'analyse de ces processus. Les « patoisismes » en effet, que l'on relève dans tel ou tel usage local, peuvent

³³ Sur l'instabilité propre à la prosodie et à la phonétique des patois, v. L. Gauchat, *L'unité phonétique dans le patois d'une commune*, dans *Festschrift A. Morf*, Halle 1905, pp. 1-58.

remonter à des états de langue anciens d'extension géographique très inégale. Tel caractère prosodique d'un « français local » peut, tout en s'opposant aux normes prosodiques du « français commun », être propre à une vaste région, par exemple tout l'ancien secteur « franco-provençal », du val d'Anniviers à la Maurienne et au Lyonnais ; tel mot local peut être un reste dialectal, commun jadis à un large terroir (mot lémanique, mot alpestre, mot franco-provençal au sens général de cette expression). En principe, chaque fait devrait être étudié séparément afin que soient déterminés : son origine ; — son extension géographique dans les patois anciens ; — le cas échéant, son histoire ultérieure. Toutefois, faute de moyens d'information suffisants, on ne peut, dans les cas les plus favorables, parvenir sur ces points qu'à des demi-certitudes. Ainsi parmi les particularismes relevés à Saint-Gingolph, *carôte rouge*³⁴, *prunô*, *pâte*, sont courants du Valais jusqu'à Lyon ; *catèle*, dans toute la Suisse romande et la Savoie ; *vogue*, dans une grande partie du même terroir ; *siclé*, objet de l'article *cisculare* du *Französisches Etymologisches Wörterbuch* (FEW) de W. von Wartburg, a eu des aires d'extension considérables en plusieurs régions de France : *huché* (FEW **huccare*) appartient au « français commun » jusqu'à la fin du XVII^e siècle, et a survécu depuis lors dans de nombreux patois, disséminés à travers le pays ; *bouàton* (FEW **buta*) est général en Suisse romande et dans la Haute-Savoie ; de même *pote*³⁵ ; *châble* est attesté de Neuchâtel à la Savoie (FEW *katabole*) ; *radeleur*, *jôlerie*, *ganbe*, mots relatifs à la batterie ou à la pêche (et dont le premier au moins est fort ancien, et d'origine probablement méridionale : du latin *ratis*) sont lémaniques ; *râpe*, originellement assez répandu (voir ci-dessous p. 264) appartient aujourd'hui en propre à Saint-Gingolph. Ce sont là des exemples sur lesquels il est aisé de se faire une opinion, mais plus difficile de trancher en pratique : *chalet* ou *avalanche*, originaires de patois franco-provençaux, appartiennent incontestablement depuis un siècle au « français commun » : ils sont, disons français à 100 % ; *luge*, grâce à la grande expansion des sports d'hiver, et à celle de cet objet même, est en voie d'intégration totale ; des mots alpestres comme *arolle* ou *mazot* appartiennent à la fois au français helvétique et à l'usage commun des touristes familiers du Valais ; *dérocher* ou *varape* sont entrés dans le langage commun des alpinistes³⁶.

A quel moment de l'histoire lexicale passe-t-on du « français local » au « français commun » ? Le seul critère serait de nature statistique,

³⁴ Pour les définitions des mots locaux cités en cours d'article, v. la liste récapitulative, pp. 241-264 ; pour mon système de notation phonétique, v. ci-dessous, p. 237. — Je note en italiques interlettrées les mots retenus dans mon relevé.

³⁵ R. Lehmann, *Le sémantisme des mots expressifs en Suisse romande*, Berne 1949, p. 96.

³⁶ Wissler, *op. cit.*, pp. 762-763.

mais l'on sait que l'étude statistique des états de langue est une discipline née d'hier, et sur laquelle on ne peut encore s'appuyer en toute occasion. En mettant les choses au mieux, on pourrait obtenir une mesure exacte pour quelques mots ; mais l'immense majorité des particularismes locaux échappe à ces mesures : par cela même qu'on ne peut appliquer celles-ci à tous les faits observés, elles sont trompeuses : du seul fait qu'un inventaire des mots de vaste extension serait incomplet, sa valeur discriminatoire pour la détection des régionalismes et localismes serait faible.

Aussi, la notion de « français local » est-elle approximative. Même corrigée, comme on le fait d'ordinaire, en « français régional », elle le reste ; et cette seconde expression s'applique mal à l'étude de l'usage linguistique d'une localité déterminée. Pourtant, en dépit de ces imprécisions, le phénomène que constitue l'existence de langages régionaux et locaux est d'une importance considérable pour notre connaissance d'une langue de civilisation. Le « français » apparaît en effet, dans cette lumière, comme un ensemble, certes équilibré, de tendances, d'habitudes et de normes, agissant sur la conscience linguistique des individus et des groupes, mais se réalisant, chez beaucoup de sujets, et dans beaucoup d'occasions, au niveau des discours, avec de nombreux « ratés », dus à des tendances, des habitudes, et des normes antérieures dont l'équilibre a été brisé et dont la valeur n'est plus perçue. Il se produit, dans l'acte de langage (spécialement l'acte oral), entre ces deux séries d'habitudes, des mouvements contrariés, mais finalement harmonieux.

D'où l'hétérogénéité foncière des langages locaux, non seulement quant à leur origine, mais quant à leur usage : il est évident que la proportion des localismes dans le discours varie en grande partie selon la condition sociale et la profession ; mais aussi, chez un même individu, selon l'occasion, l'âge et les états d'âme. Un individu de famille paysanne, parvenu dans son âge mûr à un niveau de culture assez élevé, éliminera de son usage le plus grand nombre possible des localismes appris dans son enfance ; mais il est probable qu'en vieillissant il y reviendra.

Seule une étude exhaustive de cent, mille parlers locaux ou régionaux, choisis à travers tous les territoires francophones, permettrait de saisir cette réalité dans sa complexité et sa vie. Seule la comparaison de toutes ces monographies permettrait d'introduire de manière valable dans l'étude le facteur d'extension géographique. Nous n'en sommes, par malheur, pas encore là ! Du moins, y a-t-il intérêt, dans cette perspective même, à situer l'examen des usages locaux sur le plan strictement descriptif, en s'abstenant — sauf en cas de nécessité manifeste — de considérations historiques.

III. La langue courante à Saint-Gingolph et son substrat dialectal

Le « français local » de Saint-Gingolph se distingue, au premier examen, de celui de centres urbains comme Genève ou Lausanne, par sa relative pureté. J'entends par là que les variations individuelles de l'usage, s'écartant des normes du « français commun », s'expliquent presque exclusivement par des survivances ou des résurgences de l'ancien patois³⁷. J'ai procédé naguère à un relevé partiel d'éléments caractéristiques du langage local³⁸. Je voudrais reprendre ici, en le plaçant dans une perspective plus générale, et en le complétant de diverses manières, ce matériel.

Du fait de sa coupure par la frontière, Saint-Gingolph est exposé, de part et d'autre de celle-ci, à des influences nationales d'intensité et de nature diverses. Le caractère centralisateur de la vieille administration sarde, et plus encore, depuis un siècle, de l'administration française, s'oppose au particularisme culturel propre à la Suisse, et à l'absence, dans ses cantons, de procédés linguistiques niveleurs tels que déplacement de fonctionnaires à de grandes distances, mélange de recrues d'origine très différente au service militaire. De cette opposition générale en découle une autre, d'ordre économique. La partie suisse du village est restée plus paysanne ; la partie française vit davantage du commerce. Or, le commerce, mettant l'individu en contact quasi permanent avec des gens du dehors, altère beaucoup plus profondément et plus vite les traditions linguistiques que l'exercice des métiers paysans. Néanmoins, une certaine conscience linguistique du village comme tel subsiste encore : une femme originaire de Meillerie et vivant depuis longtemps à Saint-Gingolph m'est signalée par plusieurs témoins, comme parlant un français « pas d'ici » quand elle emploie des mots comme *caoué* « mouillé », *bonyaté* « écrasé », et quelques autres. Il est vrai que le développement industriel du Bas-Valais, drainant vers les usines une partie importante de la jeunesse des villages, exerce une forte influence égalisatrice (au moins sur le plan proprement « régional »). Il est probable que beaucoup de particularismes aujourd'hui bien vivants auront disparu de l'usage villageois dans une génération³⁹.

³⁷ Sur ce plan même, il semble se distinguer du français local de Novel, village dont le territoire, contigu à celui de Saint-Gingolph sur une grande partie de son pourtour, ne releva jamais d'Abondance, mais de la prévôté de Mont-Joux. J'envisage de faire ultérieurement une brève étude comparative.

³⁸ *Survivances patoises dans le français local*, dans *Neophilologus*, 1957, pp. 167-173.

³⁹ Wissler, *op. cit.*, pp. 704-709 et 744-751.

Jusqu'ici, du reste, les oppositions linguistiques entre les deux Saint-Gingolph, de même que celles qui tiennent aux différences de métier, de milieu, d'âge, sont surtout négatives : les individus se distinguent par le fait que leur usage personnel comporte beaucoup, peu ou très peu de particularismes ; mais l'intercompréhension est parfaite. Les signes linguistiques appartiennent bien (du moins dans l'état actuel, et sans doute provisoire, des choses) à la collectivité ; mais ils ont parfois, dans la conscience d'une partie de cette dernière, une existence seulement passive.

Les survivances prosodiques du patois sont fortes ; mais les individus y échappent généralement dès qu'ils parviennent au niveau de développement que représentent les études secondaires. Ce fait peut être une conséquence, non seulement de la culture qu'apportent ces études, mais aussi de l'absence d'établissements d'enseignement secondaire dans la localité : lycées et collèges les plus proches se trouvent à 15 ou 20 km de distance. D'autre part, on constate de nombreux flottements occasionnels, dont les causes se dérobent à l'investigation : soit qu'elles relèvent des aptitudes individuelles (oreille ; qualité de la voix), soit qu'elles tiennent aux mouvements affectifs (attendrissement, colère), soit enfin qu'elles proviennent d'un contrôle social intermittent (personnalité de l'interlocuteur).

Les survivances phonétiques, relatives à la prononciation des sons, apparaissent très variables selon les individus, et, dans l'ensemble, négligeables. On peut les considérer⁴⁰ comme de simples variantes combinatoires dans la phonologie du « français commun ». Elles ont sans doute, depuis longtemps, perdu toute pertinence. Les particularismes n'affectent guère le consonantisme (sinon, selon une tendance générale dans toute la zone franco-provençale, par le maintien ou le rétablissement de certaines finales amuies en « français commun » : ainsi *au fait* prononcé avec une faible articulation du *t* final ; mais je doute que l'on puisse invoquer ici une résurgence dialectale proprement dite). Le vocalisme présente quelque particularisme dans les degrés d'aperture : tendance à fermer les anciennes prétoniques (surtout le *e*, à l'exception du *e* dit muet), phénomène largement répandu dans le Sud-Est de la France : ex. *pétrin*, pour *pêtrin* ; et, fait plus strictement local, à altérer, jusqu'à les diphtonguer presque, les voyelles ouvertes : *k ao f è*, pour *café* (chez une vieille femme inculte), *P u o l* pour *Paul* (chez de jeunes enfants de famille paysanne). Une tendance ancienne à sonoriser le groupe initial *cl-* survit dans quelques familles : *Glaude* pour *Claude*. J'ai noté d'autre part une fréquence relativement élevée de séries phoniques voyelle nasale suivie de consonne nasale intervocalique, séries qui n'apparaissent que dans les mots locaux d'origine

⁴⁰ Dans les perspectives de A. Martinet, *La prononciation du français contemporain*, Paris 1945.

patoise, et que l'on ne rencontre plus en français commun (depuis les dénasalisations post-médiévales) que dans les formations dérivées telles que *emmener* (par opposition à *amener*). D'une façon générale, je remarque, à propos du traitement des nasales dans le passage du patois au « français local », les faits suivants, en partie contradictoires :

a) mutation du *e* nasal en *a* nasal, sous l'influence du préfixe français *en* : *ancoublé*, de patois *incoublà*⁴¹ ;

b) maintien de la nasale dans des positions où la phonétique française exigerait une voyelle orale : *byan-ne*, *bytyan-nerie* ; parfois, ce fait s'accompagne du passage de *e* nasal patois à *a* nasal : *byan-né*, mais patois *byin-naou*⁴² ;

c) dénasalisation dans des positions où la phonétique du français ne l'exige pas ; *èssorbâlé* du patois *insorbelà* (analogie du préfixe français *é*, *es*) ;

d) dénasalisation, conformément à la phonétique française : cela, selon les données que j'ai recueillies, seulement dans les cas de dérivation suffixale : *câyônerie* fait sur *câyôn*, *dolène* fait sur *dolin*, *topène* sur *topin* (aussi *toupine* par analogie avec le nom de même forme).

Les faits grammaticaux sont moins caractéristiques sur le plan local. Le système grammatical du patois de Saint-Gingolph ne lui était pas, en effet, particulier ; il s'étendait, selon toute apparence, à un groupe nombreux de patois franco-provençaux ; d'autre part, c'est le point sur lequel la correction scolaire peut agir le plus efficacement. La notion de correction importe ici. Certaines tournures en effet sont tellement vivantes qu'elles échappent presque toujours à l'attention des sujets, même cultivés, et que l'auto-contrôle ne joue pas sur elles : ainsi, aux limites de la phonétique et de la morphologie, l'agglutination d'un *de* prépositionnel à certains adverbes à initiale vocalique : *d'en bas*, comp. patois *dinse* (fr. *ainsi*) ; l'emploi, typiquement local, de *poutre* (et, au hameau de Bret, de *poire*) au masculin ; celui, beaucoup plus généralement répandu, de *chenô* au féminin ; la formation d'un doublet verbal local à partir d'un substantif : de *rebâ* est tiré *rebater*, sémantiquement distinct, par sa spécialisation, de fr. *rebattre*⁴³. Moins caractéristiques parce que d'ère étendue, des faits comme l'usage d'un pronom neutre accusatif *y* (*j'y vois* pour *je le vois*, *je vois cela*) qui, du reste, est franco-provençal au sens large, et que l'on retrouve en Poitou ; ou la particule adverbiale *mé*, vivante jusqu'au-delà de Genève (*il a mé désobéi*) ; les tours (*pas*) *de plû*, au sens de « (pas) davantage », général dans le Chablais, et qui pourrait être d'origine piémontaise (?) ; *être de parents avec*, « être apparenté à » ;

⁴¹ *Tableaux phonétiques des patois suisses romands*, Neuchâtel 1925, p. 74.

⁴² V. à ce mot le *Glossaire des patois de la Suisse romande*.

⁴³ Sur des faits de ce genre, v. Wissler, *op. cit.*, pp. 729-733.

sur nous, sur Antoine, « sur le terrain qui nous appartient, appartient à Antoine ; dans notre propriété » ; la constitution des désignatifs usuels d'individus à l'aide de à : prénom + à + sobriquet du père (souvent commun à tout un lignage). D'autres tournures en revanche sont senties comme incorrectes par les individus ayant un minimum de culture grammaticale : ainsi, les séries pronominales du type *dis-me-le* (d'où par plaisanterie, *dis-le-me-le*) qui se rencontrent elles aussi jusqu'au-delà de Genève. Quant à l'usage des « temps surcomposés », on sait que, aux formes conjuguées avec *avoir* (*j'ai eu fait*), il est répandu dans tout l'est de la France : il est constant à Saint-Gingolph et l'effet de correction ne s'exerce pas sur lui ; cet effet s'exerce par contre sur les formes en *être*, plus proches du patois, moins généralisées, mais encore très vivante dans la région (*il serait pas eu ; il sera eu mort, il sera eu été mort* « il est probable qu'il est, était, déjà mort au moment où se passe le récit »). Ces formes en *être* ont une fonction morpho-syntaxique plus aspectuelle que temporelle⁴⁴.

Les éléments locaux du vocabulaire sont relativement nombreux, encore que très inégalement répartis selon les zones de langage et les champs sémantiques. Dans leur quasi-totalité, ils proviennent du vieux fonds patois. Certains termes ont appartenu peut-être à un argot régional, ou professionnel local (ainsi *c a r a c ô*)⁴⁵. Dans des mots comme *a n - m a r m a l é*, *d é - m a r m a l é* on a probablement une ancienne formation dialectale, telle que *a n - m â l é* « salir de bouillie », donné par le *Glossaire des patois de la Suisse romande*, refaite de manière argotique sur le français *marmelade*. Quoique certains mots locaux soient d'origine germanique ancienne, je n'ai relevé aucun germanisme d'emprunt. Aucun italianisme non plus : un mot comme *r a v y o u l e* (italien *ravioli*) a dû être répandu jusqu'à une époque récente dans tout le royaume de Savoie sur les deux versants des Alpes ; il en va de même de *c r e s s i n* : l'aire de diffusion de la pâtisserie désignée par ce mot coïncide à peu près avec l'ancien royaume ; la forme présente des variantes diverses : à Saint-Gingolph et aux environs immédiats, *cressin* ; à Thollon j'ai relevé, en 1956, *gressin* ; à Chambéry, *grissin* ; en italien, *grissini* au pluriel ; un certain flottement sémantique

⁴⁴ Cf. M. Cornu, *Les formes surcomposées en français*, Berne 1953, pp. 212-236.

⁴⁵ Sur les argots professionnels savoyards attestés dès le XVIII^e siècle, v. F. Brunot, *Histoire de la Langue française*, VIII, I, Paris 1934, p. 394, note I : y sont signalés en particulier des argots de maçons, de tailleurs de pierre, le « mourmé » de Samöens, le « ménédigne » de Morzine, le « terratu » de Tarentaise, l'argot des ramoneurs (spécialement de la région de Thônes et d'Annecy) et l'argot des colporteurs du village de Tignes. Selon Brunot, ces argots, à l'exception de celui des ramoneurs, « ont disparu à l'heure actuelle » c'est-à-dire au début du XX^e siècle. Ces argots trahissaient une forte influence de l'argot français des malfaiteurs. En revanche, l'influence italienne y était très faible. La déformation des syllabes finales jouait un rôle considérable dans la formation de leur lexique.

accompagne le flottement formel : dans les villages, il s'agit d'une sorte de biscuit à pâte levée ; dans les villes, de longs biscuits secs, dits aussi (par exemple, à Genève) *longuets* ; cette différence paraît liée au mode de fabrication : ici, ménagère, là industrielle. Dans certains cas, qui tiennent à la syntaxe autant qu'au lexique, on peut hésiter : *se penser, sans autre*, pourraient être des germanismes ou des italianismes d'origine récente (*se penser* peut provenir aussi de l'ancien français) : mais ces expressions sont d'usage général dans le langage courant plus ou moins négligé de toute la Suisse romande, et offrent comme telles moins d'intérêt pour mon enquête.

J'ai fait porter celle-ci principalement sur le lexique. En trois fois (été de 1956, puis printemps de 1958 et été de 1959, soit au total pendant six mois), j'ai relevé de façon systématique les mots locaux qui se présentaient sur les lèvres de mes interlocuteurs. Par prudence, je n'ai retenu comme témoins valables qu'une dizaine de personnes n'ayant jamais quitté le village, ou du moins y possédant de très fortes attaches. Mes informateurs principaux (par le fait même de la fréquence de nos échanges) ont été ma femme et deux de ses proches parents ; les autres furent des commerçants ou du personnel hôtelier. La moitié de ces témoins environ étaient domiciliés dans la partie valaisanne du village. Quant à l'âge, ils se répartissaient en deux groupes d'importance égale, l'un formé de personnes de trente-cinq à quarante-cinq ans, l'autre de cinquante à soixante-cinq ans ; à qui s'ajoutent un vieillard de quatre-vingts ans, régulièrement observé (et au courant de mes intentions), et quelques informateurs occasionnels, en général dans la force de l'âge. Lors de la collation du matériel, ma femme en a opéré la révision et le contrôle : un certain nombre de formes ont alors été éliminées et diverses précisions sémantiques apportées.

Une liste de 467 mots et locutions a ainsi pu être établie. Il est intéressant de noter à ce sujet que la liste de Wissler, si on la corrige selon mes propres critères, se réduit à environ 800 mots et celle de Bise, à quelque 380 (dont environ 250 ignorés de Wissler). Il est vrai que ces chiffres n'ont guère de sens en eux-mêmes. Les fréquences d'emploi diffèrent beaucoup. Dans ma liste récapitulative, je note FR les mots relevés au moins vingt fois, et R ceux qui n'ont pas été relevés plus d'une fois. Ces différences de fréquence empêchent, en l'absence de recensement statistique complet du vocabulaire, d'estimer en pourcentage l'importance des survivances patoises. Si l'on se borne aux chiffres absolus, il faut tenir compte des faits suivants : le vocabulaire courant d'une personne ayant reçu une instruction primaire embrasse 1 200 à 2 000 mots : les statisticiens du « français élémentaire » en ont retenu 1 138, auxquels on peut ajouter les 800 mots jugés inutiles ou vulgaires, et écartés par eux⁴⁶ ; de ce nombre il faut défalquer au moins 300 mots-outils (sémantiquement vides) : le *Français élémentaire*

⁴⁶ *Le français élémentaire*, publié par le ministère de l'Education Nationale, Paris 1954, p. 10.

en compte 248 ; il reste donc, au maximum, de 900 à 1 700 mots significatifs (sémantiquement lourds). A ce compte, les survivances patoises représenteraient, entre le tiers et le quart du lexique. Mais les chiffres absolus n'ont qu'une valeur spéculaire ; il est certain que, si l'on introduisait dans ces calculs les indices de fréquence, la proportion se trouverait fortement diminuée. A vrai dire, il importerait moins d'établir un pourcentage global qu'une liste de fréquences décroissantes, embrassant la totalité du vocabulaire significatif, et où les éléments d'origine patoise seraient disposés à leur rang.

Les mots relevés ont tous surgi dans le discours à la faveur de situations déterminées. J'ai noté les suivantes :

a) évocation d'un souvenir d'enfance : le plus souvent, à propos de tel ou tel personnage pittoresque mort depuis longtemps (ivrogne notoire, etc.) ; tout un secteur mémoriel s'articule autour de cette image et assure ainsi la survivance d'expressions patoises propres à l'évoquer ;

b) énonciation de plaisanteries traditionnelles, ou moquerie : le mot local traduit alors un certain humour, ou doit provoquer le rire entre « initiés » ; plusieurs mots locaux, ayant en « français commun » des synonymes bien vivants, ajoutent à l'idée exprimée par ceux-ci une nuance ironique : c'est ainsi que s'opposent les termes du couple *ventre - bouè le* ;

c) énervement ou indignation, suscitant un discours fortement coloré d'affectivité ;

d) circonstance de la vie familiale intime : tel mot opère un lien affectif entre l'adulte qui l'emploie et sa propre enfance, ou la tradition de son foyer ;

e) très rarement (car les sujets ne disposent plus d'un vocabulaire patois suffisamment abondant), désir de dissimuler, devant un étranger ou un enfant, tel objet du discours ; dans un tel cas le mot local remplit une fonction proprement argotique ;

f) circonstances spécifiques propres à la vie sociologique du village (mots « techniques »).

Toutes ces situations, à l'exception de la dernière, impliquent un engagement affectif plus ou moins fort. Ce fait même rendrait impossible le relevé de ces mots par voie de questionnaire. Pour ma part, je me suis contenté de noter les mots locaux que j'entendais prononcer, sans jamais provoquer les situations correspondantes. Toutefois, il m'est arrivé de faire remarquer, après coup, à un témoin le mot patois qu'il avait employé : souvent le témoin se montrait alors sensible au pittoresque ou à l'harmonie de ce mot. Un certain élément esthétique peut donc entrer dans la charge affective des mots relevés. La plus grande partie des termes à valeur purement affective, et de ceux qui sont relatifs au ménage (c'est-à-dire, en nombre absolu, 40 % de ce vocabulaire ; mais, en fréquence, beaucoup plus) m'a été fourni par des témoins

féminins. Ce fait confirme peut-être l'idée généralement admise que la femme joue, dans le groupe social, un rôle linguistique conservateur.

Un certain nombre de ces mots sont compris, sinon usités, dans un terroir allant de Martigny ou Monthey à Evian ou Thonon. Côté suisse, le *Glossaire des patois de la Suisse romande* (relevant à la fois les formes patoises et signalant les particularismes du français régional) fournit en principe tous les renseignements désirables pour les mots commençant par les lettres A à CH : mais, comme on le constatera sur la liste récapitulative, plusieurs des mots relevés à Saint-Gingolph n'ont pas de correspondance dans la partie publiée du Glossaire ; il s'agit donc là, selon toute apparence, soit de mots venus de la Savoie, soit de formations argotiques, soit de termes spécifiquement locaux ayant échappé aux enquêteurs.

J'ai observé trois fois un fait d'emprunt dialectal récent : un de mes témoins emploie, pour désigner une enfant qui se plaint sans cesse et sans raison, le mot *dolène* ; puis il me précise que c'est là un mot « valaisan », étranger au village ; quant au sens, il apparaît nettement au témoin : « qui se plaint, geignard ». Subodorant quelque étymologie analogique plus ou moins consciente (d'après *dol-douleur-douloir*, etc., ou d'après une *Madeleine* « une pleurnicharde »), je consulte une femme d'un certain âge, qui me répond que ce mot a été naguère employé à Saint-Gingolph pour désigner « une jeune fille, une fillette » ; un masculin *dolin* aurait été également usité dans le sens de « petit garçon » ; et l'on me cite, à l'appui de cette opinion, une anecdote en patois, où le mot signifie manifestement « bon, brave, gentil petit garçon » : *Zaline, va dan queri dou prè po si dolin* (« Isaline, va donc chercher deux poires pour ce brave petit garçon »). Après vérification, je constate que l'anecdote en question, seul support du mot dans la conscience de mon témoin, a été entendue, non à Saint-Gingolph, mais à Muraz. Dès lors, un processus caractéristique apparaît : le mot a pu, certes, appartenir, à l'époque ancienne, au patois de Saint-Gingolph ; mais il est sorti d'usage il y a si longtemps que les individus d'aujourd'hui n'en ont plus directement connaissance. Néanmoins une anecdote pittoresque, rapportée de Muraz par quelque narrateur, réintroduit le mot dans la mémoire de certaines personnes ; mais il ne s'y enracine pas, n'y retrouve pas son ancien substrat sémantique ; dès lors, il y survit à titre de mot expressif, de sens vague : sur le plan de la synchronie linguistique, c'est un terme d'emprunt. L'un de mes témoins qui a vécu quelques années à Ugine, dit *refoin* pour *regain*, et précise que « ce mot n'est pas d'ici ». Il s'agit là d'un emprunt à un autre français local : au reste, FEW *fenum* p. 456, ne signale le mot en patois que pour le Valais. Le mot *appareilleur*, désignant un plombier, d'usage courant à Saint-Gingolph, m'a été donné, à tort ou à raison, par plusieurs témoins, comme un terme vaudois d'importation assez récente.

J'ai constaté une vive résistance à l'emprunt d'un mot qui, par l'intermédiaire d'immigrants vaudois, semble menacer de s'implanter

dans le village : le « localisme » suisse *poutser* « nettoyer ». Tous mes témoins, quoique le connaissant, se refusaient à l'employer et le qualifiaient de « mot vaudois » (importé jadis par les Bernois, du verbe allemand *putzen*). Sur les faits d'emprunt en général, je renvoie à Wissler, pp. 740-743.

Quelques mots, que je note G sur ma liste, ont appartenu au « français local » de Genève (spécialement celui de ma mère, de double souche genevoise) tel que je l'ai entendu dans ma petite enfance et que certains éléments en ont survécu, dans ma mémoire, à quinze années passées dans la région parisienne. Plusieurs de ces mots, sous une forme parfois légèrement différente de celle que j'ai relevée à Saint-Gingolph, sont courants dans le français régional d'une zone assez étendue⁴⁷ : ainsi, *pâte*, *gouille*, *clédar*, *ancouble*, etc. Je me suis gardé d'opérer, parmi le matériel rassemblé, un tri du point de vue de l'extension géographique, jugeant préférable un relevé descriptif pur et simple.

En revanche, il convient de distinguer entre :

a) des dialectismes formels : quoique à très peu d'exceptions près les mots relevés soient adaptés au phonétisme « français commun » (« francisés »), la plupart d'entre eux présentent une forme propre, sans équivalent dans le « français commun » : ainsi, *bedan*, *bouille*, *mojon*, *ranbouré*, etc. ;

b) des dialectismes à dérivation française : formations plus ou moins récentes, tirées d'un dialectisme formel par addition d'un suffixe français : ainsi, *cayonerie*⁴⁸ ;

c) des dialectismes que, dans une perspective purement synchronique, on peut qualifier de sémantiques : termes dont la forme est identique à un mot du « français commun », mais dont le sens est strictement local : *butin*, *moulé*, *purgé*, etc. ; la différence peut résider dans une nuance affective : ainsi, *charogne* « méchant et agressif », sémantiquement très affaibli, prend parfois, adressé à un enfant, une valeur presque hypocritique ;

d) des dialectismes morpho-sémantiques : termes à radical identifiable dans le « français commun », mais présentant, quant à la forme et au sens, un caractère original : ainsi *décroua* (en graphie francisante, *décroît*), *manquin*, etc. ;

e) des termes d'origine syntagmatique, dont un élément au moins conserve une forme patoise à peu près pure, et de sens primitif métaphorique, généralement péjoratif ; j'en ai relevé sept : *marcheplan* (< *marche plan*), *mèclamerde* (< *mècla m...*), *rassadorè* (< *rasse à dô rais* qui signifia littéralement « scie à deux rang »), *rassô* (< *ras saut*), *ratère* (< *ras terre*), *sèvrelèvre*

⁴⁷ Ci-dessus, p. 218.

⁴⁸ Wissler, *op. cit.*, pp. 733-740.

(où l'élément **sèvre* correspond au *sèveru* «qui a la lèvre inférieure pendante» relevé par P. Bollon dans le patois de La Chapelle d'Abondance), *tata cudpòlaille* (< *tâta c... de polaille*).

Cette première distinction doit en recouper une autre, celle des degrés d'assimilation. En effet :

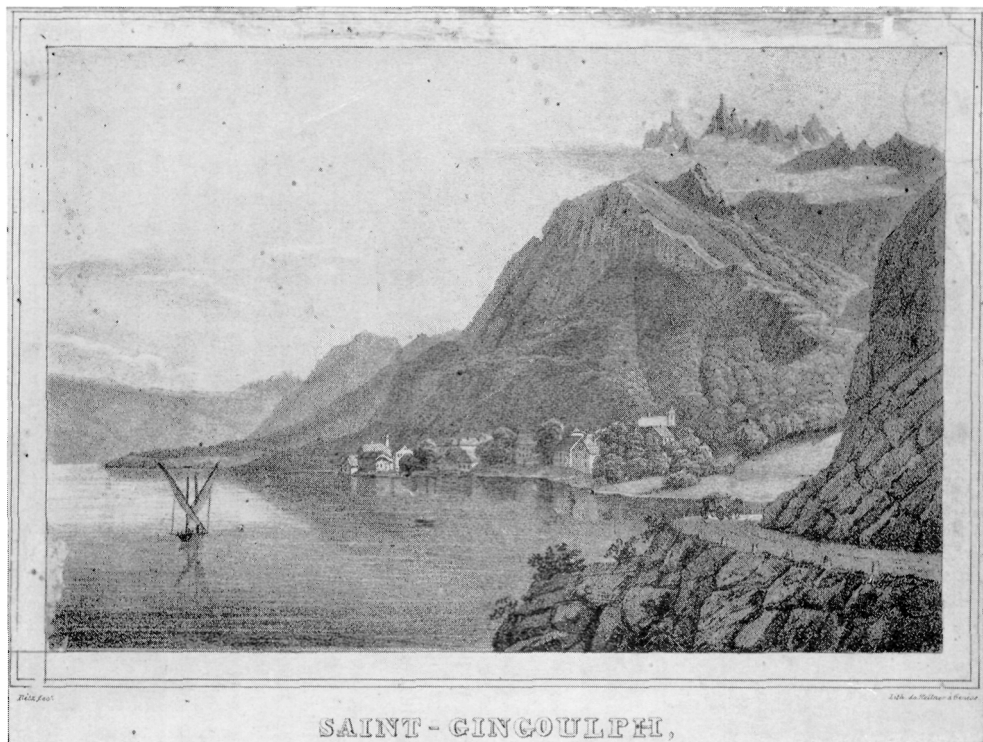
a) certains noms sont encore sentis comme patois, employés et donnés comme tels (souvent par plaisanterie). J'ai relevé ainsi : le participe *modô* «parti», employé plaisamment, en contexte français, dans la famille d'un des témoins : l'usage de ce mot doit s'expliquer par l'existence d'une anecdote familiale traditionnelle ; — l'adverbe *dinse*, «comme cà», populaire dans tout le bassin du Haut-Lac, et qui apparaît surtout en tournures comportant le verbe *faire* (*faut faire dinse*, etc.). L'expression patoise *mèna-mor* «bavard» (littéralement «mène-museau») a été employée devant moi dans une tirade attendrie adressée à un petit enfant. Une paysanne raconte avec humour quelque chose qui s'est produit *ièr à né* («hier soir»). Ces termes, bien détachés du discours, sont donnés avec un souci évident de pittoresque. Un jour que j'aide une servante à tirer du linge d'un bassin de lessive, un de mes témoins passe et s'écrie : «Ah ! le boyandi et la boyandire !» Je le questionne peu après et apprends que *boyandire* est un mot patois, aujourd'hui hors d'usage, et que *boyandi* «n'existe pas» mais a été formé par plaisanterie pour la circonstance : cas intéressant de *Rückbildung*. Quelques-uns de ces mots ou locutions apparaissent sous une double forme : patoise (sentie comme telle) et francisée (intégrée au langage courant). Ainsi, *tsarop* et *charoupe*, *revtire* (*rvetire*, *revètire*) et *revèture*, mot relatif à une coutume qui se perd, et désignant les vêtements d'un défunt, que l'on donnait à un pauvre. L'expression *des doigts à crochets* («des doigts de voleur») m'a été donnée par un vieillard sous la forme *dè dè a crotsé*.

b) D'autres mots d'origine patoise, sont sentis encore comme locaux, mais on les considère plutôt comme une variété de français que comme du patois. Souvent de tels mots ont été excusés devant moi par un «c'est ce qu'on dit par ici». Tel est le cas de la quasi-totalité des mots «affectifs» figurant sur ma liste.

c) Il y a enfin les termes complètement intégrés au français, au point que leur emploi n'est décelé, le cas échéant, par l'usager qu'au prix d'un effort d'attention : ainsi le pronom neutre *y* et la particule *m'é*⁴⁹, ainsi que la majorité des mots «techniques» et «situationnels» de ma liste.

On peut noter que cette distinction entre degrés d'assimilation s'applique aussi, mais moins nettement, aux faits prosodiques et phonétiques.

⁴⁹ Ci-dessus, p. 222.



Saint-Gingolph rière Savoie, vu des environs de Bret.

Dessin de Ritz : l'auteur a pris des libertés dans la composition du paysage et la disposition de la localité.
Collection de la Maison de Commune de Saint-Gingolph-Suisse.

Troisième distinction : une partie du matériel lexical relevé présente des caractères de sclérose sémantico-syntaxique avancée. Cette sclérose apparaît dans le fait que :

a) certains mots ou locutions, pourtant parfois complètement francisés, ne vivent plus qu'au sein de dictons ou de tours proverbiaux. Ainsi, *bûchillon*, dans *le bûchillon ne saute pas loin du tronc* (le fils ressemble au père) ; *rebouille*, dans *à rebouille-tintin* (en quantité considérable) ; *boui*, dans *avoir les boui comme des manches de capote* (aller à la selle aussitôt après avoir mangé) ; voire (le sens géographique du mot n'étant plus perçu) **bokère* (avec *o* très bref) dans *(faire) des embarras de Beaucaire* « parler beaucoup en vain ». En deux fois, j'ai noté des adjectifs qui n'étaient employés que par allusion à un personnage dont ils avaient constitué jadis le surnom : *begon*, dans *Tante Begon* ; *ron-na*, dans *la Ron-na*, désignant une femme du village dont un témoin avait gardé le souvenir ;

b) d'autres mots ne sont employés qu'avec une détermination, en général adjectivale : *belin*, dans *mon belin*, adressé à un petit enfant ; *briou*, dans *pauv'briou* ; *take*, *toke*, *tatou* avec *gros* ou *grand* ; *passée*, dans *une belle passée* ; *recafe*, dans *des gros recafes* ;

c) plusieurs dialectismes formels ou sémantiques apparaissent seulement dans des locutions verbales de type simple : avec *avoir* : *avoir le fouterô*, *avoir le non de*, *avoir la piârne* ; — avec *faire* : *faire la chette* ; — avec *prendre* : *le friyon la prend* ; — avec *être* : *être à mètre* (aussi *aller à mètre*) ; — la locution très vivante *y è bon* « ça suffit » ;

d) plusieurs verbes ne s'emploient, en qualité de dialectismes sémantiques, qu'à une forme unique : participe passif *fait*, dans *a tou fè*, expression qui, aussitôt après m'avoir été donnée, m'a été traduite en patois : *a tô fè* ; forme impersonnelle : *ça vole*, de sens météorologique. Je mettrais en marge de ces verbes un *deuillerè*, recueilli une fois sur les lèvres d'une vieille femme, ayant connu, sinon parlé le patois, il y a un demi-siècle (« ça me deuillerait », disait-elle de quelque événement fâcheux auquel elle souhaitait échapper) : je n'ai jamais relevé par ailleurs de verbe *deuillé* ; le « français local » courant emploie *ça me fait deuil* ; d'autre part, la désinence du conditionnel dans le patois de Saint-Gingolph était en *i*⁵⁰. Deux verbes enfin, sont liés à un sujet ou un objet déterminé : *tourné*, en parlant du raisin ou de la saison, et *tiré* au sens de « lancer ».

Indépendamment de ces faits, on constate, dans plusieurs cas, une dégradation sémantique pure et simple : certains mots locaux, « affectifs » ou « situationnels », même fréquents, ont été employés, par mes divers témoins, avec des nuances de sens parfois considérables : si j'en

⁵⁰ Tableaux phonétiques, colonne 192.

faisais la remarque, on se corrigeait ou bien l'on m'avouait une incertitude sur le sens du mot utilisé. Ainsi *pouè*, donné d'une part dans le sens de « laid », d'autre part dans celui de « sale ». Ce second sens pourrait provenir d'une attraction paronymique de *porc* (cf. patois d'Ollon *pouèr*, Thonon *pouè*). De même *coche* donné, par le même témoin, en 1956 dans le sens de « coin », en 1958 dans celui de « rue ». Le premier sens est, à en juger par les relevés opérés dans les patois conservés du Bas-Valais, le sens propre ; le second provenait sans doute d'une confusion due au fait que la toponymie de la commune comportait, il y a un certain nombre d'années (je n'ai pu avoir de précisions sur ce point), un lieu-dit « la coche à Bovet ». L'expression, peut-être argotique, *tatacudpòlaille* employée plusieurs fois devant moi dans le sens de « vétilleux », l'est un jour par une servante de café, dans celui de « garçon qui caresse les filles au passage » : dans ce cas, on assiste à une réanimation de la métaphore, de la part d'un sujet n'ayant plus de relations étroites avec la vie campagnarde. Ces phénomènes présentent un intérêt particulier du point de vue historique : le lexique patois, en même temps qu'il passe dans le « français local », subit progressivement l'attraction sémantique du « français commun » et du monde humain dont celui-ci est l'instrument général d'expression. Tel mot, comme *avenère*, qui relève aujourd'hui du champ sémantique des désignations affectives péjoratives, a de toute évidence appartenu, dans le patois, au vocabulaire juridique de la bourgeoisie (v. FEW *advena*). On constatera, dans la liste récapitulative, à plusieurs reprises des différences sémantiques remarquables entre les mots locaux relevés, et les formes patoises correspondantes recueillies par d'autres enquêteurs dans divers villages de la région. Ces différences peuvent avoir trois causes :

a) la différence de nature des enquêtes et de tempérament des enquêteurs (tant il est vrai que le sémantisme d'un mot dépend étroitement de la situation psychologique où on l'introduit) ;

b) une évolution sémantique propre au village de Saint-Gingolph, et qui a pu se produire, soit anciennement dans le patois quand il était encore vivant, soit dans le « français local » sous des influences externes (évolution de certaines techniques) ;

c) la dégradation sémantique.

De ces trois causes, la dernière est apparemment la plus puissante : cela semble ressortir de l'ensemble des faits signalés dans ma liste. Au reste, deux causes, sinon même les trois, ont pu concourir pour « altérer » sémantiquement certains vocables.

Une dernière remarque générale : le vocabulaire local comporte à Saint-Gingolph un nombre relativement élevé de mots d'origine expressive : *bedan*, *bedoume*, *cofe*, *tàtou*, etc., montrant parfois des séries apophoniques comme *tàke*, *tòke*, *tièke*. La plupart de ces mots ne figurent pas dans la liste de Lehman, *op. cit.*, ouvrage qui, en revanche, éclaire bien la nature et l'étendue de ce phénomène comme tel.

Les mots relevés appartiennent presque exclusivement à un nombre limité de champs sémantiques. Ce fait n'a rien d'étonnant : la survivance d'un vocabulaire local archaïque est assuré dans la mesure où il s'attache à des situations particulières à la vie (psychique ou matérielle) du groupe, et qui déterminent l'originalité de celui-ci. Le maintien de ce vocabulaire apparaît, en partie au moins, comme un moyen de défense inconscient contre l'effritement du lien social, menacé par une culture imposée et uniforme.

Les mots relevés se répartissent dans les groupes suivants :

22 locutions adverbiales ou termes de sens très neutre, susceptibles d'être employés dans n'importe quel champ sémantique ;

a) 92 mots « affectifs », groupe où les fréquences m'ont paru le plus élevées, et que je décompose en :

1. 75 désignatifs (noms et adjectifs) servant à la qualification, presque toujours péjorative, des individus ;

2. 17 verbes, noms d'agent, et abstraits, à fort contenu affectif ;

b) 66 mots « situationnels », désignant de menus gestes et attitudes que le vocabulaire « français commun » est souvent inhabile à différencier mais dont les nuances ont une grande importance pour l'imagination paysanne ;

c) 287 mots « techniques », désignant des réalités sociologiques plus ou moins particulières à Saint-Gingolph, et qui se rangent, selon les centres d'intérêt, en plusieurs genres et espèces :

1. phénomènes météorologiques importants dans le climat de la région (20 mots) ;

2. existence humaine (nourriture, maladie, funérailles ; le village comme agglomération ; relations sociales) (65 mots) ;

3. vie domestique, ménage (travaux et instruments) (92 mots) ;

4. métiers et outils, animaux domestiques, fruits ; le lac, les bateaux, la pêche (91 mots) ;

5. la « bourgeoisie » (19 mots).

Cette dernière subdivision mérite d'être mentionnée à part, moins pour le nombre des particularités lexicales qu'elle comporte, que pour son importance sociologique. L'origine de cette bourgeoisie est banale⁵¹ : ç'a été l'une de ces *burgessiae* remontant au droit burgonde ou franc, et dont les sources mentionnées par Heusler⁵² signalent

⁵¹ Aucune monographie ne lui a été encore, à ma connaissance, consacrée : Chaperon, pp. 110-141, retrace l'histoire de biens communaux, mais ne parle pas de leur statut juridique. — Au moment où s'imprime cette étude, j'apprends par les *Annales valaisannes* de juin 1961, p. 45, l'existence d'un rapport manuscrit de M. E. Fagot, de l'Académie Chablaisienne, sur ce sujet.

⁵² Heusler, *op. cit.*, donne douze documents des XV^e-XVII^e siècles (et un du XIII^e pour Saint-Maurice) relatifs à l'exploitation bourgeoise des bois : Saint-Maurice en 1298, Monthey en 1438, Loèche en 1458 et 1563, Viesch en 1470, Tourtemagne en 1479, Mörel en 1515, Reckingen en 1547, Ausserbinn

l'existence tout le long de la vallée du Rhône. Mais il est difficile de savoir sur quels biens, avant 1286, s'étendait son empire. A cette date, le comte de Savoie, propriétaire du « bois de Bret », en fit donation, par moitié, à Evian et à La Tour-de-Peilz. Des procès interminables opposèrent Saint-Gingolph à ces donataires jusqu'à ce qu'en 1636 le village se décida à acheter ces domaines pour 4000 florins de Berne⁵³. Dès lors l'exploitation des bois apparaît, avec celle de la chaux, comme l'activité économique principale du village. L'ensemble des biens communaux fut administré, sous l'Ancien Régime, par un conseil communal, unique en dépit de la division du village entre deux seigneuries. Le statut en fut modifié à plusieurs reprises par les assemblées bourgeoises, en 1724, 1808 et 1841⁵⁴. A cette dernière date, la création, en Valais et en Savoie, de municipalités élues, de type moderne, avait amené une opposition de fait entre ces deux assemblées politiques et le conseil bourgeois, qui maintint son unité et survécut, à côté d'elles, comme un organisme coutumier autonome. Cette situation originale, due à la coupure du village par la frontière, préserva la bourgeoisie saint-gingolaise de la politisation survenue partout ailleurs, j'entends, la confusion, de droit ou de fait, entre *burgesia* et municipalité. D'autre part, l'importance économique considérable, jusqu'à une époque récente, de l'exploitation du bois, explique la vigueur qu'a conservée cette coutume juridique dans la vie sociologique du village. Les biens de la bourgeoisie comportent en effet, outre l'église paroissiale et le presbytère, quelques pâturages d'utilisation collective, mais principalement des forêts dont l'exploitation et le produit sont attribués aux familles bourgeoises en vertu d'un système assez compliqué de rotations.

Une fois, au moins, peu de temps après le rattachement de la Savoie à la France, une tentative fut faite pour fixer par écrit la coutume. L'assemblée de la bourgeoisie adopta, en effet, le 28 septembre 1863, un règlement en 25 articles, qui fut copié, et dont des exemplaires, très maladroitement ronéotypés, sont aujourd'hui en possession des familles bourgeoises. Le texte de ce document implique que l'assemblée de 1863 essaya tant soit peu de gauchir la coutume, afin de la rapprocher des exigences du droit « napoléonien ». Sous cette forme légèrement rénovée, le règlement de 1863 régit encore le sys-

en 1568, Arbaz en 1572, Münster en 1601, Ernen en 1661, et à Viège des *Statuta consuetudinaria sive jus burgense* non datés ; v. à l'index sous *Wald-nutzung*. Aussi G. Ghika, sur les statuts de Zinal en 1571, *Annales valaisannes*, 1954, pp. 204-240.

⁵³ Des difficultés analogues surgissent à propos des alpages. Je renvoie à Chaperon pour le détail. A la suite de l'achat de 1636, plusieurs étrangers établis dans le pays achetèrent le droit de bourgeoisie : v. Chaperon, p. 123, note, une liste de noms. — Quant au terme de *droit de bourgeoisie*, il n'est pas sans intérêt de noter qu'il servit, au XVI^e siècle, à exprimer la notion romaine de « droit de cité » : ainsi, Cl. Fauchet, *Recueil de l'origine de la langue*, édité par J. C. Espiner-Scott, Paris 1938, p. 73. Ce sens est encore vivant en Suisse.

⁵⁴ Chaperon, pp. 123-125.

tème des rotations bourgeoisiales. Quelques différences constatées entre le vocabulaire de ce règlement et l'usage courant des bourgeois actuels semblent attester le changement alors survenu.

Dans la mesure où un non-bourgeois comme je le suis peut connaître la coutume, celle-ci m'apparaît réductible aux traits suivants : la part (*râpe*) des bois bourgeoisiaux (*masse*) détenue par un *bourjoua* (entre le jour où a lieu l'attribution et son décès), en vertu d'un droit strictement héréditaire, est constituée en pratique par un certain nombre de parcelles. Un groupe de dix parcelles est une *dizène*. Une *râpe* peut ainsi comporter plusieurs parcelles relevant d'un nombre différent de *dizènes*. Le bourgeois, à son décès, laisse deux sortes d'héritiers : sa femme légitime, d'une part ; de l'autre, ses enfants. Femme et enfants reçoivent, par groupe, une *demi-râpe*. La veuve conserve sa demi-râpe jusqu'à sa mort. Quand, par suite d'autres décès, des demi-râpes ou des râpes entières deviennent libres, les bourgeois non encore titulaires d'une râpe entière en reçoivent une : l'ordre des attributions est déterminé par la date de naissance. L'ayant-droit mâle, en attendant l'attribution d'une râpe entière, reçoit, au fur et à mesure des disponibilités, un *manquin*, parcelle qu'il abandonnera le jour où il recevra sa râpe. Le frère aîné, ayant été ainsi *servi*, partage sa râpe avec les puînés, jusqu'à ce qu'ils puissent être servis à leur tour. Les filles célibataires ont droit à une parcelle dite *morsô*, mais elles perdent ce droit en cas d'inconduite. La bourgeoisie est administrée par deux *conseils* élus, l'un en France, l'autre en Suisse ; les deux conseils se réunissent en *assemblée* dans les cas de nécessité, ou pour traiter de questions générales comme celles qui affèrent à l'église ou au presbytère.

Je ne relève dans ma liste, sous la rubrique « bourgeoisie », que les mots que j'ai moi-même entendu prononcer, à l'exclusion de ceux qui me sont connus par le seul document de 1863.

IV. Le relevé

L'ancien patois de Saint-Gingolph n'a jamais fait l'objet d'une monographie⁵⁵. Quelques indications sur son vocabulaire et sa prononciation sont donnés dans les *Tableaux phonétiques des patois suisses romands* de L. Gauchat, J. Jeanjaquet et E. Tappolet (Neuchâtel 1925), établis sur la base de relevés opérés entre 1904 et 1907. L'enquête eut lieu à Saint-Gingolph en 1905 ; le témoin fut alors une femme née en 1849 ; l'enquêteur constata la quasi-disparition du patois et la forte francisation de ses derniers vestiges⁵⁶. Ces *Tableaux* fournissent une liste de 500 mots d'usage courant, groupés en courtes phrases de sens très neutre, et donnés dans les patois de 62 communes de Romandie. Saint-Gingolph y porte le n° 17 ; les localités géographiquement les plus proches sur lesquelles ait porté la même enquête sont Roche (n° 14), Charnex (n° 13) et Collombey (n° 18). J'y ai trouvé une quinzaine seulement de mots figurant dans ma propre liste. Je les signale par l'abréviation *Tabl.*

Le *Glossaire des patois de la Suisse romande*, où Saint-Gingolph figure sous le numéro V 10, a pour source, en ce qui concerne notre village, ces *Tableaux* mêmes, auxquels s'ajoutent environ deux cents fiches manuscrites jadis établies par Gauchat. Je n'en ai rien tiré qui présente un intérêt particulier pour l'objet de mon étude. Néanmoins, je marque du signe *Gloss* ceux des mots de ma liste ayant quelque équivalent dans la partie publiée du Glossaire.

A défaut d'étude sur le village même, on pourrait, dans une certaine mesure, fonder l'examen historique de son français local sur des données originaires de localités voisines. Je me réserve de procéder par la suite à cet examen. L'*Atlas linguistique de la France* mentionne Meillerie (point 958), Le Biot (point 937), Saint-Maurice (point 968) et Vevey (point 959) où les relevés furent opérés en 1902. Le réseau, on le voit, est assez lâche. Parmi les monographies existantes (v. les

⁵⁵ L'ouvrage de Hasselrot, cité note 29, fournit divers renseignements sur la phonétique de l'ancien patois de Saint-Gingolph. Ces renseignements sont fondés, semble-t-il, pour l'essentiel, sur les *Tableaux phonétiques* de Jeanjaquet, Gauchat et Tappolet. J'y relève des considérations sur : la nasalisation (pp. 56 et 70-80) ; la palatisation (68-72 ; 139) ; le sort des bi-labiales et labio-vélaires (pp. 142-145) ; les frontières dialectales de la région allant de la Porte du Scex à la Dranse d'Abondance (p. 170) ; à ces remarques sont jointes, p. 276, trois petites cartes du Bas-Valais dessinant quelques aires isophones : produits du latin *atu* (qui donne *o* dans tout le Bas-Valais et sur une partie de la rive vaudoise du Rhône en amont de Villeneuve) ; produits de *c + e, i* (donnant *f* dans tout le Bas-Valais et sur toute la rive vaudoise jusqu'à la Dent de Morcles) ; produits de *cl* (qui subsiste dans une zone étroite, embrasant les localités de Saint-Gingolph et des Evouettes).

⁵⁶ *Op. cit.*, p. 162.

références dans la *Bibliographie des dictionnaires patois* de W. von Wartburg, Paris 1934 ; et dans son Supplément, Genève 1955), on trouve : Vionnaz (relevé en 1880 par Gilliéron), Val d'Illiez (par Fankhauser en 1910-11), La Chapelle-d'Abondance (en 1933 par Bollon), Ollon sur Aigle (1934-36 par Hasselrot), à quoi il faut ajouter les relevés récents de Marullaz sur Morzine (qui ne donne qu'un choix de mots et de formes) et de M^{lle} Muller sur Les Marécottes, malheureusement encore manuscrit au moment où je rédige cet article. Il conviendrait d'ajouter à ces sources le matériel fourni par le *Dictionnaire savoyard* de A. Constantin et J. Désormeaux (Annecy 1902).

Remettant à plus tard l'analyse dialectologique du matériel que j'ai relevé, je me contente de donner dans la liste qui suit les références aux travaux relativement récents de Bollon, *Lexique patois de La Chapelle-d'Abondance* (Paris 1933) et Hasselrot (v. note 29) qui sont du reste les témoins de patois particulièrement précieux pour mon enquête : le domaine de l'ancienne abbaye d'Abondance, d'une part ; la plaine du Bas-Rhône, de l'autre. Je désigne ces ouvrages par les abréviations *Boll* et *Hass.* Toutes les autres sources accessibles fournissent un état des patois assez ancien, leurs relevés remontant à la période 1870-1910, antérieure aux grands brassages de population du dernier demi-siècle, et ne sauraient donc sans critique préalable être utilisés avec fruit dans une étude comme la mienne.

J'ajouterai à ces divers renseignements quelques remarques personnelles, que je donne comme des *témoignages de sujet parlant*, originaire de Genève, ayant toute sa famille et sa belle-famille dans la région lémanique, y revenant chaque année, mais n'y ayant jamais vécu longuement à l'âge adulte. Cet aspect de témoignage personnel se retrouve, d'une autre manière, dans le fait que je n'ai pas visé à un relevé exhaustif, mais me suis limité à enregistrer les mots *sur-gissant dans des situations où j'étais moi-même impliqué*. Le matériel que je présente gagne ainsi, je le pense, en homogénéité ce qu'il perd en perfection mathématique.

La profession de mes témoins explique sans doute l'absence presque totale, dans la liste, de noms de plantes et d'animaux, et de termes de batellerie⁵⁷. J'ai, d'autre part, quant à moi, renoncé à recueillir :

a) les mots désignant des institutions suisses, et appartenant donc au français « officiel » du pays : ainsi, *votation*, *régent*, le vocabulaire relatif au tir obligatoire (*stand*, *cibarre*), le nom et le vocabulaire spécial du jeu de *yass* (la diffusion de celui-ci recouvrant toute l'aire helvétique) ;

⁵⁷ M. Amiguet, propriétaire exploitant du chantier naval de Saint-Gingolph, me signale, au moment où j'achève cette étude, le grand intérêt historique du langage de la navigation lémanique, spécialement sous la forme qu'il avait prise sur les fameuses barques de transport du haut lac. Mais il n'existe pas d'ouvrage sur cette question.

b) les noms propres de produits de la région, commercialisés sur une grande échelle et en voie d'entrer, par ce moyen, dans le « français commun » : ainsi, *vacherin*, *tomme*, *fendant* ;

c) les numéraux *septante*, *huitante*, *nonante* d'usage encore fréquent en Suisse, mais que l'on rencontre ailleurs dans divers secteurs du galloroman.

Je note *pat.* les mots que mes interlocuteurs ont sentis comme patois ; *expr.* ceux que je n'ai relevés que dans des locutions ou des groupements syntagmatiques déterminés⁵⁸.

J'adopte (quitte à fournir dans quelques cas des indications complémentaires) une graphie adaptée de l'orthographe française. Cela me paraît scientifiquement justifié par le fait qu'il s'agit de mots francisés à la fois dans leur forme et dans la conscience linguistique locale : si un individu de la région était amené à introduire tel de ces mots dans une lettre, par exemple, l'image graphique qui se formerait spontanément sous sa plume serait, avec ou sans hésitation quant au détail, déterminée par les habitudes acquises à l'école relativement au « français commun ». Ce principe exclut, en particulier, les signes diacritiques autres que les trois « accents » de l'alphabet français. Désireux néanmoins de systématiser ces notations, afin d'éviter toute erreur d'interprétation, je me suis légèrement écarté de l'orthographe officielle sur les points suivants, pour lesquels j'utilise une graphie le plus proche possible de celle du *Glossaire des Patois de la Suisse romande* :

a) je sépare par un tiret les voyelles en hiatus (*nou-é*) ainsi que les voyelles nasales suivies de *n*, *m* et voyelle (*byan-né*) ; l'absence de tiret entre deux voyelles indique une diphtongue (mais *ou* = latin *u*) ;

b) j'écris les *i* semi-vocalique par *y* devant voyelle, par *-il(le)* après voyelle ; en revanche, je note *ou* et *u* les deux autres semi-voyelles ;

c) j'écris uniformément *an* le *a* nasal, quelle qu'en soit l'origine ;

d) je marque d'un accent aigu les voyelles fermées ; d'un accent grave, les voyelles ouvertes ; d'un accent circonflexe, les voyelles longues ; sauf indication contraire, les longues sont largement ouvertes. Les voyelles ne portant pas d'accent ont un timbre plus affaibli, et s'assourdisent souvent dans le débit rapide ;

e) je note *-é*, la terminaison des infinitifs du premier groupe (« français commun » *er*) : il ne se produit jamais, en effet, de liaison.

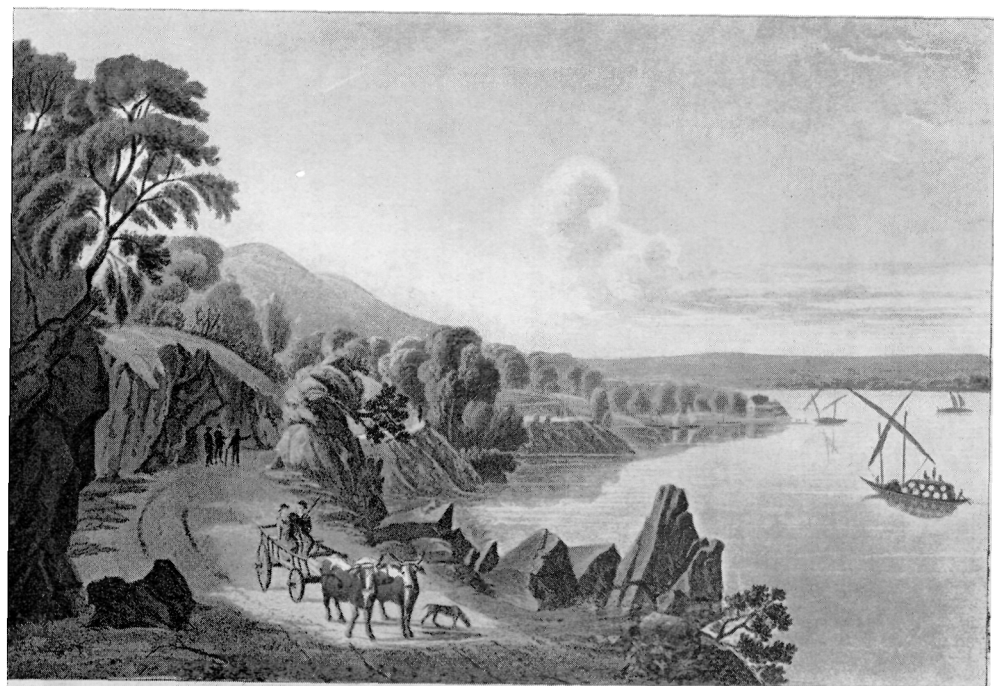
Je ne marque pas l'accent tonique. Dans la faible mesure où celui-ci subsiste sous l'accent de groupe, il porte uniformément sur la dernière syllabe masculine de chaque mot. Les syllabes féminines posttoniques s'entendent à peine : lorsque la prosodie du témoin est entièrement francisée, on ne les perçoit pas du tout.

⁵⁸ Ci-dessus, p. 230.

Les *Tableaux phonétiques* et le *Glossaire* d'une part, Bollon de l'autre et enfin Hasselrot emploient des systèmes graphiques qui diffèrent à la fois les uns des autres et du mien. Pour faciliter la comparaison dans l'ordre lexical (j'écarte de mon dessein la comparaison phonétique comme telle), je crois utile de transcrire dans mon propre système les indications de ces ouvrages : c'est là une mesure arbitraire, dont je ne me dissimule pas le danger ; ses inconvénients pratiques me paraissent pourtant moindres que ceux qu'entraînerait l'emploi de quatre graphies différentes. Le lecteur qui désirerait se reporter aux originaux n'aurait pas de peine à s'y retrouver. Le seul point sur lequel je suis obligé d'introduire un signe nouveau est la notation, chez Hasselrot, d'une interdentale sonore ; j'adopte pour ce son la vieille graphie romane *dh*.

Je classe les mots selon la division sémantique proposée ci-dessus (p. 232), sans attribuer à cette répartition des champs sémantiques une valeur absolue : ainsi le verbe *roillé*, d'emploi général dans la zone lémanique, signifie à Saint-Gingolph à la fois « battre » et « pleuvoir » ; il n'est pas douteux qu'un lien existe entre ces deux sens ; mais sur le plan synchronique c'est là un simple fait de bisémie ; je range, par commodité, le mot parmi ceux qui désignent des phénomènes météorologiques, à cause du nom *roille* « forte pluie ». Il est clair qu'un autre classement serait tout aussi valable. Au sein de chaque groupe, je donne les mots dans l'ordre alphabétique : cet ordre est, certes, très artificiel ; mais je le préfère à une systématisation trop rigoureuse du critère sémantique, car les champs sémantiques ont rarement, d'un individu ou d'une famille à l'autre, une structure identique.

Afin de faciliter l'examen des mots de ma liste, je crois utile de les situer, très sommairement, dans une perspective historique générale : je donne donc, autant que le permet l'état actuel d'inachèvement de ce grand ouvrage, des références aux articles du FEW ; je renvoie à ceux-ci mon lecteur : il y trouvera, soit l'étymon (et souvent une discussion de celui-ci), soit des éléments du champ morphosémantique auquel semble appartenir le mot en question.



BANKS OF THE LAKE OF GENEVA NEAR ST GINGOLPH.

Environs de Saint-Gingolph, côté Valais.

Gravure de G. Lory (1808). — Collection Zumthor-Pachoud.

Abréviations utilisées dans la liste récapitulative

adj.	=	adjectif
adv.	=	adverbe
Boll	=	Bollon
comp.	=	relation possible avec
exp.	=	mot figurant dans une expression, une locution, ou dans un syntagme figé
f.	=	nom féminin
FEW	=	<i>Französisches Etymologisches Wörterbuch</i> de W. von Wartburg
FR	=	fréquent : relevé 20 fois au moins (quelques mots, plus de 100 fois)
G	=	dans le « français local » de Genève vers 1920
Gloss	=	Glossaire des patois de la Suisse romande
Hass	=	Hasselrot
m.	=	nom masculin
pat.	=	mot senti par les usagers comme patois
R	=	rare : relevé une seule fois
v. n.	=	verbe neutre (essentiellement intransitif)
v. r.	=	verbe réfléchi (employé avec le pronom réfléchi)
v. tr.	=	verbe transitif par nature
Wiss	=	Wissler
*	=	étymon supposé
<	=	vient de

Lorsque l'abréviation (Boll, Gloss, etc.) n'est pas suivie d'une autre indication, cela signifie que l'ouvrage en question fournit le même mot que celui que j'ai relevé à Saint-Gingolph.

Liste récapitulative des „localismes“

Hors classification :

exp. **anlà, ansà** « par là, par ici » ; FR ; s'emploient surtout par opposition l'un à l'autre ; Gloss ça 9^e ; — et exp. (*y aller*) **tou drouâ anlà** « ne s'embarrasser de rien » ; FR ; et figurément (*parler*) *tou drouâ anlà* « sans détour, avec une franchise brutale » ; FEW *hâc, illâc* ;

exp. **bon (y é bon)** « ça suffit » ; FR ; Hass *l'é bon* ;

craquée f. « grande quantité » ; FR ; G ; Wiss ; Bise ; FEW *krakk-*, p. 1269 ;

danbâ adv. « en bas » ; FR ;

de binèle « de travers » ; Gloss et Boll *de binèla* ; comp. FEW *bini* ;

de bisingue « de travers » ; FR ; G ; Wiss ; Gloss ; Boll *de bistringue* ;

de plù « davantage » ; FR ; employé surtout négativement ; v. ci-dessus, p. 222 ;

de traviole « de travers » ; G ;

pat. **dinse** adv. « ainsi » ; FR ; Hass ; Boll ;

exp. **fôte (avouar fôte de)** « avoir besoin de » ; G ; Hass *l'a fota d* ; FEW *fallere*, p. 389 ;

mé adv. « de nouveau » ; FR ; G ; Tabl. *mé ke* « plus que » ; Hass ; Boll ; FEW *magis* ;

pat. **modô** « parti » ; ci-dessus, p. 228 ; Hass *moda* « parti » ; — dans la famille d'un témoin, on conjugue, par plaisanterie, *modé* comme un verbe français : on conserve, ce faisant, le sentiment de l'artifice ;

exp. **non (avouar le non de)** « passer pour » ; FR ;

pat. **pînsà té vèr** « pense voire, imagine-toi » ; FR ; Boll *pinso vé* ; comp. FEW *pensare*, p. 194 ;

râssô adv. « très vite » ; comp. Boll *so* « saut » ;

exp. **rebouille (à rebouille tintin** « énormément, en foule plus ou moins désordonnée ») ; comp. Hass *rebouedhi* « fouiller », Boll *rbouèlyi* « mettre sens dessus dessous », et FEW *bullicare*, p. 618 ;

exp. **tiré (tiré dé caillou)** « lancer » ; FR ;

tou d'un cou adv. « tout de suite ; en une seule fois » ; nuances adventices : « en même temps ; à cette occasion » ; FR ; Hass et Boll *kou* ; FEW *colaphus*, p. 867 ;

tou d'un tan adv. « en une seule fois ; du même coup » ; FR ;

exp. **tou fè** (la bise a **tou fè**) « a cessé » ; — et pat. **a to fè** ;

exp. être, laisser **à la trêne** « n'importe où, dans un endroit incongru, en désordre » ; FR ;

pat. **yèr à né** « hier soir » ; R ; comp. Tabl. 13, Hass et Boll *yè*, et Boll *né*.

a) Mots affectifs :

1. désignatifs :

ancouble f. « quelqu'un qui gêne, embarrasse toujours » ; FR ; G ; Wiss ; Hass *inkobdhe* ; v. ancoublé, p. 246 ;

an-mare m. « quelqu'un qui gêne, embarrasse » ; FR ; comp. FEW *aanmarren* ;

àvalé adj. « de quelqu'un, qui a les joues creuses, amaigries » ; Gloss *avaler* 2^e in fine ; FEW *vallis*, p. 141 ;

avenère m. « quelqu'un d'agaçant, énervant, agressif » ; FR ; Gloss ; *advena* ;

bedan m. « paresseux, qui passe son temps à baguenauder sans rien faire de bon » ; FR ; Gloss ; Hass *bedan* « idiot » ; — **bedan-né** v. n. « faire le bedan » ; FR ; Hass *bàdan-nà* « muser » ; comp. Boll *bàdyan* « idiot », *badyan-na* « faire l'idiot », et *baban-na* « baguenauder » ; comp. FEW *batare*, p. 286 ;

bedoume f. « femme de mauvaise vie » (très fortement péjoratif) ; FR ; Bise (au mot *bedié*) « personne simple d'esprit » ; Gloss *bedouma* « femme de mauvaise vie ; femme stupide » ; Hass *bedouma* « femme très sotté » ;

exp. **begon** (dans *tante Begon*) « bougonne » ; R ; comp. Gloss II, p. 311-313 ; diverses formes, peut-être en relation sémantique avec celle-ci ;

exp. **belin (mon belin, mon petit belin)** « mon beau petit enfant » ; FR ; Gloss *belin* fournit, sous les paragraphes 1^{er} et 3^e, trois sens qui peuvent aussi bien l'un que l'autre avoir fourni le point de départ métaphorique : « mouton mâle », « membre viril » et « chaton de noisetier » ; comp. FEW *belle*, p. 317 ;

bemô (féminin **bemôte**) adj. « arriéré, demeuré » ; comp. Gloss *bemo* « jeune béliet » ;

bityàboqué (genre incertain) « personne un peu sotté » (teinté d'indulgence) ; comp. Tabl. 168 *bitche* « bêtes » ; Hass et Boll *bétye* « bête, tête de bétail » ;

pat. **grôssa bîtye** (ou **-tva**), exclamation adressée à quelqu'un qui dit ou fait des bêtises ; FR ; comp. Hass *bétye* et FEW *bestia*, p. 340 ;

bòcan m. proprement « bouc », employé figurément « sale individu, sauvage, têtue » ; Gloss ; — et expr. **tête de bocan** même sens ; FR ; FEW **bucco*, p. 588 ;

bòille-cu f. « femme à la croupe large et disgracieuse » ; comp. Gloss, sous *boille* 4^e, *bolye* « personne courte et épaisse » ; comp. FEW *botulus* p. 470 et *culus* p. 1506 ;

bòillu adj. « pansu » ; FR ; G ; Gloss *bolyu* ; FEW *botulus*, p. 470 ; — exp. *grô bòillu*, même sens ;

bonyé m. et adj. « préféré, gâté, en parlant d'un enfant, par rapport à sa mère » ; R ; Gloss *bonyé* « enfant, gamin » ;

boranfle adj. « boursoufflé » FR ; Wise ; FEW *inflare*, p. 575 ;

borote f. « femme bavarde » ; Gloss *boroti* « bavard » ; — **boroté** v. n. « bavarder » ; Gloss *borotâ* 3^e ;

bracaillon m. « personne brouillonne, sans esprit pratique, à qui on ne peut se fier » ; Wiss ; Gloss ; Hass *brakadhon* ; comp. FEW *brakko* ;

exp. **briou**, féminin **brioule (pauv' briou)** « personne un peu folle » (avec indulgence) ; d'un enfant, « mignon petit bêta » ; comp. Boll *bri* « berceau » ; cf. FEW *bertiare*, p. 337 ;

càcàprin m. « petite crotte de rien ; petit merdeux ; dédaigneux » ;

charavoute f. « sale individu, propre à rien » ; en parlant d'un enfant « petit drôle » ; FR ; Wiss ; FEW *caro*, p. 389 ;

charoupe f. et pat. **tsarope** « fainéant » ; Wiss ; FEW *caro*, p. 386 ;

ch(e)nòille f. « personne qui n'est bonne à rien, et dont on se méfie » (en parlant d'un enfant, nuance hypocoristique) ; FR ; Hass *chénéidha* « mauvaise femme » ; comp. FEW *canicula*, p. 189 ;

còcòsse (presque **keukeusse** : ò très bref) « femme stupide » ; R ; Hass *kekedhi* « homme qui bredouille » ;

còffe m. f. et adj. « sale, dégoûtant » ; FR ; Hass *kofa* « saleté » ;

coïnse f. « fille qui fait des histoires, est méchante, rusée » ; FR ; comp. Boll *kouinsi* « salir » ; comp. FEW *win-*, p. 651 ;

crasé m. « homme ridiculement petit ou faible » ; Wiss ; Hass ;

crevan m. « personne souffreteuse » ; R ; comp. Boll *nâ krévâ* « une bête morte » ; FEW *crepare*, p. 1320 ;

crouille adj. « mauvais » ; f. et m. « enfant malicieux, espiègle, difficile à tenir » ; Wiss ; Hass *krouille* « mauvais » ; Boll *krouille* adj. « méchant », et *on krouille* « un enfant » ; Wiss ;

cubouèle adj. « qui a la croupe large et disgracieuse » ; R ; comp. FEW *culus*, p. 1506 ;

de sorte (spécialement, d'une personne) « à la hauteur des circonstances, sur qui on peut compter » ; FR ;

démonère m. « possédé ; individu méchant, irréductible » ; comp. FEW *daemon* ;

- dolène** f. : ci-dessus, p. 226 ; Hass *dolin* « petit garçon » ;
- fèkali** m. « homme à femmes, coureur » ; comp. Boll *fèmati* ; FEW *femella*, p. 448 ;
- fenôle** f. « femme de vie suspecte, méchante » FR ; G ; FEW *femina*, p. 449 ;
- gnòque** f. « être sans volonté » ; R ; Hass *gnoka* ;
- grefon** m. « enfant de caractère agressif » ; FEW *graphium*, p. 243 ;
- gringe** adj. « de mauvaise humeur » (employé surtout prädicativement) ; G *grinche* ; Wiss ; FEW * *krisan*, p. 394 ;
- grebotu** adj. « tout en creux et en bosses (d'un visage marqué de petite vérole) » ;
- irige** m. « enfant turbulent et insupportable » ; Boll *érèje* adj. ; FEW *hæreticus*, p. 374 ;
- lizerne** f. « paresseux » (proprement dans l'ancien patois, « lézard ») ; R ; Hass *lizerda* « lézard vert » ; comp. FEW *lacerta*, p. 116 ;
- marcheplan** m. « homme qui ne se presse jamais » ; R ; comp. FEW *planus*, p. 31 ;
- mèclàmerde** m. « individu » qui se mêle de tout, brouillon » ; comp. Boll *mékla* « mélanger » ;
- pat. **mènamor** m. « bavard » ; R ; Hass *mèna-mo* « beau parleur » ;
- mòryo** (finale presque diphtonguée : -ryoou) m. « bavard » ; R ;
- pat. **môveria** adj. (accent sur -a final) « mal tourné, de mauvaise humeur » ; comp. FEW *vibrare*, p. 395 ;
- nible** adj. « sans force, sans résistance » ; FR ; FEW *nubilus*, p. 222 ;
- nyânyou** adj. « bêta » ; R ; G ; Bise ; comp. FEW *nann-* ;
- ouapète** f. « femme criarde » ; R ;
- ouïpe** f. « fille rusée et méchante, agressive » ; FR ; au sens propre, « guêpe » ; R ; Wiss *vouèpe* ; Tabl 444 *ouïpa* « guêpe » ; Hass *ouèpa* ; FEW *vespa*, p. 343 ;
- penète** m. « avare » ; FR ; le témoin interprète ce mot comme signifiant « qui peigne tout » ; comp. Hass *pegneta* « peigne », Boll *pène* ; FEW *pecten*, p. 101 ;
- pouè** adj. « laid, sale » ; Wiss ; Bise *pou* « vilain, méchant » ; Tabl 359 *pouete* « laid », Hass *poue* (diphtongue) « laid » ; FEW *putidus*, p. 633 ;
- pouènè** adj. « sale (glosé : comme un porc) » ; Hass *pouenè* « punais » ; FEW * *putinasius*, p. 637 ;
- pouéryé** adj. « très sale, dégoûtant » ; Boll *poueri* ; comp. FEW *putrescere*, p. 640 ;

- pyorne** f. « femme qui se plaint sans cesse » ; R ; Wiss ;
- ràssàdorè** f. « personne ennuyeuse, rabâcheuse » ; R ; comp. Hass *rasse* « scie » ;
- ratère** (en emploi prédicatif) « trop petit » (d'une personne) ;
- séchon** m. « poire séchée ; au figuré, enfant maigre et sec » ; Hass *set-son* « fruit sec » ;
- s(e)nyoule** f. « quelqu'un qui se plaint sans cesse, pleurnicheur ; qui répète inlassablement la même chose » ; G *snyule* et *snyulé* v. n. ; Wiss *segneule* ; Boll *segnèlà* « personne qui rabâche » ;
- sôdiable** m. « être insupportable » ; comp. FEW *diabolus*, p. 64 ;
- exp. **tàque** m. et f. (**grô tàque**, **grosse tàque**) « être lourd et stupide » ; FR ; Boll *take* « crétin » ;
- tâtacudpôlaille** m. « personne qui cherche la petite bête, personnage tâtillon » ; comp. Hass *tatà* « tâter » ;
- exp. **tâtou** m. (**grô tâtou**) « être naïf, pas malin, sans défense » ; FR ;
- exp. **tepolle (vieille tepolle)** f. « femme stupide » ;
- tiêke** f. « femme sotte » ; R ;
- exp. **tintè-intye (pov tintè-intye)** m. « être incapable, sans initiative ni habileté et qui embarrasse en croyant aider » ; R ; sens propre « tiens-toi là » ; comp. Boll *intye* « ici ; là-bas » ;
- exp. **ma pov' toi** « malheureuse que tu es » ; FR ; comp. *poura té*, p. 253 ;
- tôpin** adj. (au féminin **tôpène** ou **topine**, **toupine**, v. p. 222) « sot, pas dégourdi » ;
- exp. **toque (grosse toque)** f. « femme un peu folle et bête » ; comp. Hass *touka* « femme de mœurs légères » ;
- toròillon** m. « petit enfant grassouillet » ; comp. Hass *tòròdhon* « petite tour ; pignon » ;
- pat. **tsevò d'industrie** m. « chevalier d'industrie » : rapporté par un vieillard dans une anecdote, comme exemple d'imitation maladroite du français par un paysan patoisant, il y a un demi-siècle ;
- vorossu** adj. « ébouriffé » ; R.

2. verbes, noms d'action, abstraits, à valeur affective :

- anvâblé** v. tr. « tromper par de beaux discours » ; FR ; — **anvâbleur** m. et — **euse** f. « hâbleur » ; FR ;
- bityan-nerie** f. « stupidité, bêtise, enfantillage » ; FR ; comp. Boll *badyan-na* « débiter des sottises » ; comp. FEW *bestia*, p. 342 ;
- exp. **être à la bône** « ne pas comprendre grand-chose ; être demeuré » ;

exp. **byan-ne** (fère par **byan-ne**) « lubie ; sans méthode » ; comp. Gloss. *byan* 2^e et *byin-na* ; Hass *byan-na* « lubie » ; — **byan-né** adj. « luna-tique » ; comp. Gloss. *byin-naou* ; — **byan-ni** adj. même sens ; R ; — *byan-ni* f. pluriel « bêtises faites par lubie » ; R ;

càyònerie f. « cochonnerie, saleté » ; R ; v. *cayon*, p. 259 ;

chòran adj. « solitaire et lugubre, qui fait un effet sinistre » ; relevé en fonction prédicative : « c'est chòran » ;

exp. **deuillé** (**ça me deuilleré**) « ennuyer, faire souffrir, vexer » ; R ; ci-dessus, p. 230 ; employé par un témoin ayant vécu en basse Savoie ; récusé par un autre ; comp. Hass *dola* ; FEW *dolere* ;

exp. **dòillé** (**ça me dòille**) « donner envie de vomir » ; R ; comp. FEW *dolere* ; il me paraît évident que c'est là le même mot que le précédent : il est intéressant de noter que mon témoin nie cette identité, et invoque pour preuve la différence des vocalismes ; à l'oreille, cette différence est à peine sensible ;

èssorbàlé v. tr. « étourdir, casser les oreilles à » FR ; Hass *inssorbela* « assourdir » ;

fòlèro f. « bêtise (que l'on dit) » ; FR ; G *folèru* m. « plaisantin » ; comp. Boll *foulèro* « folie » ; FEW *follis*, p. 590 ;

foubyan-ne f. et **foubyan-nerie** f. « bêtise que l'on dit » ; FR tous deux ;

ouapé v. n. « crier, casser les oreilles au voisinage » ; R.

b) Mots situationnels :

abouclé v. r. « tomber sur la tête » ; v. tr. « renverser » ; FR ; Wiss ; Gloss *abotsi* 3^e ; Hass ; Boll *abotla* ; FEW *bucca*, p. 584 ;

exp. **n'avouar pas d'acoué** « manquer de courage » ; R ; Wiss ; Gloss ; Hass ;

ach(e)né v. n. « fouiner, se mêler de tout indiscrètement » ; FR ; je ne l'ai jamais relevé qu'à l'infinitif, dans des groupes tels que : *venir achener*, *être toujours à achener* ; Hass *achena* « flairer » ; et *ache-neur*, *acheneuse* ;

adoché v. r. « grimper à, sur » ; comp. Gloss *adzotsi* et *adosi* ; FEW *dorsum*, p. 145 ;

aguillé v. tr. « placer en équilibre instable au sommet de quelque chose » ; FR ; G ; Wiss ;

anbardouflé adj. « barbouillé » ; Wiss ;

anchat(e)lé v. tr. « superposer en équilibre instable » ; Hass *intsatelâ* « remplir une mesure jusque par-dessus bord » ; FEW *castellum*, p. 648 ;

ancoublé v. r. « s'empêtrer, se prendre les pieds dans, buter sur » ; FR ; G ; Wiss Tabl. 74 ; *inkobla* ; Hass *inkobdha* ; FEW *copula*, p. 1158 ;

andòché v. tr. (synonyme d'*enchaté*) ;

angreboné adj. « tassé, replié sur soi-même ; mal bâti » ; R ; comp. Gloss *angremoté* « engrumeler, faire des grumeaux », et Hass *ingreubô* « enrhumé » ; Boll *engrevouéna* v. r. ;

an-marmalé « crotter » v. tr. ; R ; ci-dessus, p. 223 ;

an-mefé v. tr. « énerver, agacer, porter à la colère » ; relevé seulement à l'infinitif et au participe passé ; comp. Hass *èmefa* « écraser » ;

anmouèlé adj. « en tas » ; R ; on m'explique ce mot par pat. *moui* « tas » ; comp. Gloss *anmeta* « entassé » ; Hass *moueté* et Boll *moué* « tas » ;

bâtouillé v. n. « ballotter, brinqueballer ; divaguer, n'avoir plus sa tête à soi » ; FR ; Gloss *batolyi* I 3^e et II : « d'un jeune animal, faire des mouvements désordonnés », « bavarder » ; Wiss ; FEW * *battuaculum* ;

bòdyan-né (o très bref, presque e) v. tr. « faire, avec un affairément inutile » ; et v. n. « s'occuper à des riens avec affairément » ;

bouèrlé v. n. « pleurer en criant, crier de façon geignarde » ; FR ; G ; Wiss *bouéler* ; Gloss *bouerla* « pleurer » ;

branlé v. n. « ne rien faire ; aller ça et là sans rien faire » ; comp. Gloss 3^e, 3, et FEW *brand*, p. 501 ;

canbé v. n. « passer par-dessus un obstacle, l'enjamber » ; Wiss ; Gloss signale, sous *cambe*, *kanbâ* « enjamber », article à paraître ; comp. FEW *camba*, p. 116-117 ;

cà-ouaté v. n. « aller et venir avec rapidité, rôder » ; FR ; Hass *kaouaté* « agiter la queue », Boll *kaouata* « agiter la queue » ; FEW *cauda*, p. 522 ;

câtiflé v. tr. « écraser (spécialement, la soupe) » ; peut-être ce mot a-t-il un rapport originel avec *catifle* « pomme de terre », l'action d'écraser la soupe consistant à y piler des pommes de terre ;

chene(v)oué m. « quelque chose de mince, de menu, de fragile » ; R ; comp. Hass *tse-naoué* « chènevotte » ; comp. FEW. *cannabis*, p. 211 ;

couènié adj. « situé (le long du rivage du lac) à l'abri du vent » ; R ; comp. Boll *kouégni* « comprimer, tasser » ; FEW *cuneus*, p. 1534 ;

déguillé v. tr. « décrocher, faire tomber (quelque chose de haut placé) » ; G ;

démarmalé v. tr. « décrotter » ; R ; ci-dessus p. 223 ;

dondé v. n. « faire un somme, spécialement dans un fauteuil, en parlant de vieillards » ; FR ; v. R. Lehmann, *Mots expressifs*, p. 37 ; FEW *dond-* ;

ébouèlé v. r. « tomber et se blesser, se rompre en tombant » ; FR ; comp. Boll, *inbouèla* « embrouiller » ; FEW *bullà* pp. 611-612, et comp. *botellus* ;

écâtiflé v. tr. forme intensive de *catiflé* ;

èclàfé v. r. « s'écraser, s'écrabouiller » ; FR ; Wiss ; FEW *klapp* p. 734 ;

èc(ò)mongé v. tr. « faire partir, chasser, envoyer promener » ; FR ; comp. FEW *excommunicare* ;

èloussé v. r. « se rompre, comme une étoffe qui cède à un endroit élimé » ; FEW, *luxare* ;

émourgé v. r. « se mettre en branle, en mouvement ; par extension, partir » ; FR ; Wiss ; comp. Hass *immouerdzi* ; Boll *émouerzi* v. r. « se montrer plus vif au travail ; FEW *exmovere* ;

èpôtré adj. « qui fait mauvaise figure ; écorché » ; comp. FEW **expaventare* ; les témoins hésitent sur le sens et sur la forme : l'un d'eux me donne **èpôdré** « barbouillé » ; comp. Hass *epouerdi* « effrayer » et *epeutedhi* « écraser » ;

gàdrouillé v. n. « barboter » ; FR ; G ; — et **gàdrouille** f. « saleté que l'on fait en barbotant » ; FR ; G ; Wiss ; FEW *drollen* ;

gàyossé v. n. « barboter » ; FR ; Hass *gadhosi* « brasser l'eau avec ses mains » ;

exp. **(être) ivoué** « (être) à vau-l'eau ; disparu » et pat. **l'è tot ivoué** ; comp. FEW *via*, pp. 371-372 ;

exp. **je (an resté sur le je)** « en avoir la parole coupée » ; R ;

lan-nu adj. « fatigué, assommé » ; R ; comp. FEW *laniare* ;

màrâté v. tr. « tripoter de manière brutale et excessive, et qui fait mal (par exemple, un chat que l'on caresse) » ; comp. Hass *màreta* « pétrin » ;

móriolé v. r. « se regarder dans un miroir (avec complaisance) » ;

ouin-né v. n. « crier, pousser de petits cris aigus ou gémissements (en particulier des bébés ou des souris) » ; FR ; variante *vouin-né* ; Boll *ouin-na* « grogner » (du porc) ;

pian-né v. n. « battre la mesure avec le pied » ; comp. Boll *pyan-na* « pédale de rouet » ; Hass *pyan-nâ* « actionner la pédale » ; FEW *pedaneus* ;

ouïste f. « verge, baguette souple ». FR ; Hass *ouïsta* « verge, baguette » — **ouïsté** adj. « battu, mortifié » ; FR ; comp. Wiss *ouichter* « battre » ; FEW *wist-* ;

pité v. tr. « fouler aux pieds (à propos de l'herbe haute des prés, ou des jardins) » ; FR ; Hass et Boll *pitâ* « piler » ; FEW *peditare*, p. 128 ;

pòdyan-né v. tr. « tripoter » ;

pòtringué v. tr. « tripoter » FR ; comp. Hass et Boll *potrà* « boue » ; — v. r. « se soigner » ; G « être malade, devoir se soigner ; se droguer » ; Wiss ; comp. Hass *potringà* v. r. « se droguer » ; FEW *potus*, p. 272 ;

pyoulé v. n. « pousser des cris aigus » ; Hass *pyoula* ; FEW *pi* ;

pyoussonné v. tr. « couper en morceaux, déchirer, et gâcher de cette manière (spécialement la nourriture), comme feraient des poules » ; — et **pyo(u)sson** m. « enfant qui mange trop peu, de mauvais appétit » ;

rà-ouaté v. n. « traîner les pieds, faire du bruit en marchant » (glosé : comme les rats que l'on entend courir au grenier ; interprétation sans doute suggérée par la syllabe initiale, celle-ci pouvant du reste provenir d'une réfection de *ca-ouaté*) ; par extension, « fureter » ;

reb(e)doulé v. n. « dégringoler » ; FR ; Hass *rebedoulà* « tomber avec bruit » ; comp. FEW *bullà* p. 611 et 613 ; un témoin le sent comme « vaudois », étranger à Saint-Gingolph ;

ron-né v. n. « gronder, grommeler avec mauvaise humeur » ; FR ; Wiss ; Hass *ron-nâ* « grogner » ; Boll *ron-na* « murmurer » ; — **ron-nerie** f. « action de ron-né » ; R ; — pat. **ron-na** « femme grondeuse » (dans le surnom *La Ron-na*) ; R ; Boll *ron-nâ* f. et *ron-nère* m. « personne grondeuse » ;

rupé v. tr. « user en frottant, gaspiller » (se dit spécialement des vaches qui se frottent aux arbres) ; comp. Hass *rupâ* « gaspiller » ;

exp. **se sentir de** « avoir envie de, être prêt à » suivi d'un infinitif ; FR ;

siclé v. n. « pousser des cris perçants » ; FR ; G ; Wiss ; Bise ; FEW *cisculare* p. 711 ;

sincusincà « sens dessus-dessous » ; variante **sincouésincà** ; R ; les formes présentent une hésitation caractéristique : *-coué-* remonterait au latin *cauda*, *-cu-* à *culum* ; *-ca* en revanche ne peut, dans cette région, venir de *caput* et doit être ici une simple syllabe allitérative ;

tâguenassé v. tr. « tripoter, manier quelque chose sans dessein » ; Hass *tagenassi* « s'occuper de bagatelles » ;

tiguenaillé v. n. « brinqueballer » ; et **tiguenaillement** m. « bruit fait par un objet qui brinqueballe » ; R ;

trépé v. tr. « écraser du pied » ; Boll *trépa* ;

trouvogné v. tr. « manipuler, tirailler sans but » ; Wiss *tirevougner* ; Hass *tre-ouegni* « tirailler » ; comp. FEW *volvicare*.

c) Mots techniques :

1. météorologie et topographie :

expr. **a là dou** « à l'abri du vent » ; Hass ; FEW *dulcis*, p. 176 ;

bèlè m. « éclaircie, retour du beau temps (pour une courte durée) » ; Gloss *bèlèire* ; comp. FEW *bellus*, p. 320 ;

exp. **bise** (dans **à fan la bise** « à toute vitesse ») ; FR ; sur *bise* comp. Gloss, tout l'article ; FEW **bisa* ;

- càre** f. « forte averse » ; FR ; G ; Wiss ; Gloss (sous *carre*) ; Hass *kâra* ;
- chon** m. « tertre, éminence, bosse de terrain » ; comp. FEW *calathus* ;
- chôtô** v. n. « cesser de pleuvoir » ; R ; et exp. **chote** (être, se mettre à la **chote** « à l'abri de la pluie ») ; FR ; G ; Wiss ;
- cràmine** f. « froid intense » FR ; G ; Wiss ; Hass *kramena* ; FEW *cremare* ;
- gô** m. « l'anse, la baie au fond de laquelle est aménagée le port de St-Gingolph-Suisse » ; employé comme un toponyme ; Wiss *gor* ;
- gouille** f. « flaque » ; FR ; G ; Wiss ; Hass *godhe* « mare » ; Boll *golye* ; — et **la gouille** « le lac » ; G ;
- joran** m. « vent (venant du Jura), propre au bassin du Léman » ; ce vent amène en général le mauvais temps ; on distingue toutefois le *joran sec*, qui garde le temps beau, aussi longtemps qu'il tient ; FR ; Wiss ; FEW *juris* ;
- nyôle** f. « petit nuage léger mais uniformément répandu et qui couvre le temps » (relevé seulement au pluriel) ; Bise ; Hass *nyola* « nuage » ; Boll *gnolà* « brouillard, nuage » ; FEW *nebula*, p. 69 ;
- pákô** m. « boue » ; Hass ; Boll ; FEW *pakk* ;
- peillon** m. relevé seulement dans **dé peillon de nuage** « de petites nuées errant dans le ciel, par amas » ; plusieurs témoins m'assurent que le mot a pour sens propre « enveloppe piquante de la châtaigne », sens attesté pour *pedhon* chez Hass ; FEW *pilleum*, p. 497 ;
- ròillé** v. n. « pleuvoir très fort ; frapper » ; FR ; G « pleuvoir » ; Boll *ròlyi* « pleuvoir » ; Wiss et Bise « frapper » ; Hass *rodhi* « pleuvoir » ; — **ròille** « forte pluie » ; FR ; Boll *rolya* ;
- exp. **la lune tourne** « cesse de croître pour décroître (ou l'inverse) » ; — et **lé jour tourne** « on entre insensiblement dans une autre saison » ; — **le tan tourne** « on va petit à petit vers un temps meilleur, ou plus mauvais » ; — aussi **lé jour tournan** « amorce du passage d'une saison à l'autre » ;
- vôdère** f. « vent violent et chaud du sud-est » ; FR ; Wiss ; v. L. Gauthat, *Bulletin du Gloss*, 1911, *Les noms des vents en Suisse romande* ;
- exp. **volé** v. n. (dans **ça vole** « les nuages viennent de derrière la montagne (d'une façon qui fait prévoir un changement de temps) » ; comp. FEW *volare*).

2. existence humaine :

- acouvanté** v. tr. « s'approprier ; apprivoiser, habituer à » ; Gloss *akovinta* « engager (un domestique) » ; FEW *conventum* ;
- agâte** f. « bille de verre, à veines colorées » ; G ; Bise ; Gloss ;

àgron m. (relevé surtout au pluriel) : « insulte, chose pénible et humiliante que l'on est obligé de supporter de la part des autres » ; FR ; Gloss *agron* « aliment aigre » et (à Genève) « fromage aigre de Savoie » ; FEW *acer* ;

àqu(e)ché v. tr. « agacer, aguicher » ;

ancordé adj. « ankylosé » ;

badoche f. « sortie nocturne, que font les jeunes dans le village pour y faire des farces » (coutume disparue depuis une vingtaine d'années au moins) ; R ; employé par un vieillard dans le récit de souvenirs d'enfance ; comp. FEW *batare*, p. 286 ;

barjàqué v. n. « havarder » FR ; Wiss ; Gloss *barjaka* ; FEW *brekan*, p. 512 ; comp. G *barjaque* f. « bavard(e) » ;

bouâ-ne f. « taudis, mauvais réduit obscur et sale » ;

bouêle f. « ventre » (v. ci-dessus, p. 225) ; Boll *bouille* ; Hass et Gloss *bouêla* ; comp. FEW *botulus* ;

bouèrtyô f. « quantité (de menus objets ; de petits enfants) » ; Hass « mauvaises herbes » ; comp. Gloss *bouertsé* ;

exp. **boui (avouar lé boui comme dé manche de capote)** « boyaux » ; R ; Gloss sous *boyau* ; Hass et Boll *boué* ; — on emploie aussi, dans le même sens et hors de toute locution figée, **lé bouille** ; FEW *botulus*, p. 470 ;

ournô m. « sorte de robinet, spécialement de fontaine » ; Wiss ; Gloss et Hass *borne* ; FEW *brunna*, p. 566 ;

brîngue f. « rengaine intolérable ; personne qui ennuye par ses rengaines » ; FR ; et **bringué** « ennuyer, barber » ; Bise « traîner en longueur » ; Gloss *bringâ* 3^e ; Hass *bringâ* v. n. « causer pour ne rien dire » ; FEW **brinos* p. 530 ;

pat. **campan-ne** « cloche de vache » ; Boll *kanpan-na* ; FEW *campana* p. 150 ;

càrote rouge f. « betterave comestible » ; Gloss *carotte* 2^e ; FEW *carota* ;

châtèrô f. « le fait de courir les filles » ; R ;

chàt(e)rô f. « marmaille (en bande et rôdeuse) » ;

exp. **chète** (dans **fère la chète** « faire la fête ; spécialement, d'un garçon ou d'un homme, courir les filles ») ; R ; Wiss. Ce mot pourrait venir de *caritatem* « fête de la Vierge », v. H. Keller, *Revue linguistique romane*, 1959, p. 292 ; Pierrehumbert donne *chète* « sabbat » ;

chon-nàlé adj. « (du café) qui est resté sur le feu et a bouilli » ;

clòpè et **glòpè** (sur la prononciation, v. ci-dessus, p. 221) m. « court sommeil » ; FR ; G *cl-* ; Wiss ;

còche ci-dessus, p. 231 ; Hass « angle saillant d'une paroi d'un chalet » ;

cremô m. « tête » ; G *crèmol* ;

crévan m. « pauvre petit être souffreteux (aussi bien de jeunes enfants que de jeunes animaux) » ;

cupesse f. « culbute » ; G ; Wiss ; Boll *kupèche* ; FEW *culus*, p. 1520 ;
— et exp. (avoir mis **tout en cupesse** « (avoir mis) en désordre » ;
— et **cupessé** v. n. « faire la culbute » Wiss ; Boll *kupèchi* ; FEW *culus*, p. 1520 ;

décrouâ m. « forme de rachitisme, défaut de développement d'un membre » ; Tabl 260 et 262 atteste dans le patois de St-Gingolph un vocalisme è pour le groupe correspondant au français *croître* ; comp. Hass *dékrètre* « diminuer » ; FEW *crescere*, p. 1326 ;

défougué v. tr. « mettre hors de soi » ; FR ;

dzozet m. « fribourgeois » (employé comme nom propre) ; Wiss ; FEW *josephus* ;

exp. **foutrô** (dans **avouar le foutrô**) « crise de mauvaise humeur, de colère » ; FEW *futuere*, p. 927 ;

exp. **fri-yon** (dans **le fri-yon le, la pran**) « colère ; par extension, envie sexuelle subite et forcenée » ; R ; FEW *fricare*, p. 781 ;

frouillé v. n. « tricher » ; G ; Wiss ; Hass *froudhi* ; Boll *frouyi* v. a. « frustrer par une tricherie » ; FEW *fraudare* ;

gâpian m. « douanier » ; Wiss *gâpion* ; comp. FEW *wasp-*, XIV, p. 673 ;

gonfle adj. « qui ressent du dépit » ; comp. Wiss ; FEW *conflare*, p. 1041 ;

pat. (**na**) **gota** « une goutte » (expression que l'on a employée à plusieurs reprises devant moi lorsque j'offrais à boire) ; Tabl 398 ; Hass *gota* « goutte » ; FEW *gutta*, p. 344 ;

exp. **gouverne (avouar sa gouverne)** « bon sens » ; sans doute métaphore venue de la batellerie ; comp. FEW *gubernare*, p. 300 ;

exp. **lichette** (dans **une lichette** « un peu », à propos d'aliments solides) ; FR ; FEW *lisca*, p. 373 ;

huché v. tr. ou n. « appeler en criant » ; FR ; FEW * *huccare*, p. 504 ;

exp. **mangé la comission** « oublier, ne plus penser à quelque chose » ; comp. FEW *manducare*, p. 162 ;

mézu m. « gaspillage » ; FR ; comp. Boll *mèze* « dilapidateur de son bien » ; Hass *mézu* adj. « prodigue » ;

min-nô f. « bande (de jeunes gamins) » ; FEW *mansio* p. 245-246 ;

molâr m. « tas de déchets » ; R ; Wiss ;

pat. **monse** (devant un nom propre ou un titre) « monsieur » ; Boll ; Hass *monsu* « monsieur » ;

exp. **montré** (dans **(être) bien montré**) « éduqué, formé » ; expression importée dans la famille d'un témoin par une parente d'origine normande ; FR dans cette famille ;

- morôssé** v. r. « se quereller par jeu, comme font les très jeunes chiens » ; FR ;
- exp. **mouchè** (dans **mouchè de méson**) « groupe de maisons ; quartier de village » ;
- mouèdzè** m. « tout petit (enfant ou bête) » comp. *mojon* et *mote*, p. 261 ;
- nène** f. « marraine », au hameau de Brêt ; R ; comp. FEW *nann-* ;
- nèsé** adj. « moisi » (en parlant du linge taché de moisissure) ; FEW * *hasiare* ;
- nîe** (-e final toujours audible : presque **niye**) « articulation de deux phalanges du doigt » ; FR ; G ; Wiss *nille* ;
- nôrme** f. « rengaine intolérable, discours qui ennuie et n'en finit pas ; celui, celle qui ennuie par ses rengaines » ; FR ;
- exp. les (des) **nouvô** m. « les (des) nouvelles, spécialement du pays (que l'on écrit, que l'on rapporte) » ; FR ; relevé seulement au pluriel ; Wiss le donne au singulier ; FEW *novellus* p. 204 ; pat. **lou novi** ;
- pascatin** m. « bohémien, romanichel » ; usité dans tout le Chablais ; dans la langue du clergé « quelqu'un qui ne s'approche des sacrements qu'à Pâques » (communication L. Dupont Lachenal) ;
- exp. **passée** (dans **une belle passée**) « moment agréable » FEW *passare* p. 711 ;
- patié** m. « chiffonnier » ; Wiss ; Hass *patâ* ; G « personne vêtue de haillons, ou qui a le goût des chiffons » ;
- pedanfe** f. « fromage » ; donné comme vieux par un témoin ; Hass « pitance » ; FEW *pietas* p. 440 ;
- exp. **fière le petou** « faire la moue » ; comp. Wiss *petou* « putois », « de mauvaise humeur » ;
- pequerne** f. « saleté, croûte dans le coin de l'œil » ; G *piquerne* ;
- pétole** f. « crotte (de chèvre) » ; FR ; G ; Wiss ; FEW *peditum*, p. 134 ;
- pêtre** m. « partie supérieure du ventre, estomac » ; Hass ; Boll « poitrine » ; FEW *pectus*, p. 112 ;
- pôte** f. « lèvres » ; FR ; Hass et Boll *pota* ; — faire la (sa) **pôte** « faire la moue » ; FR ; G ; Wiss ; Bise ; Hass *e fé la pota* ; FEW *pott* p. 259 ;
- pat. **poura té** « exclamation que l'on adresse à une femme que l'on plaint » (= pauvre toi) ; FR ; Tabl. 361 *pourâ* « pauvre » (féminin) ; FEW *pauper*, p. 57 ;
- poutre** employé au masculin ; FEW *pulliter*, p. 530 ;
- exp. **pyârne** (aussi **pyârne**, avec à assez bref (dans **avouar la pyârne**) « rhume de cerveau » ; FR ; Boll *pyôrna* ;
- pyôte** f. « jambe » ; G ; Wiss ; Hass *pyouta* ;
- pyouton** m. « patte » (d'un animal) » ; R ; FEW *pes* p. 301 ;
- pat. **quèztè !** « tais-toi » (employé par ironie ou par énervement) ; cf. Tabl. 311 *se kaisi* « se taire » ;

rabilleur m. « rebouteux » ; FR ; Bise ; Boll *rabelyé* ; FEW * *bilia*, p. 368 ;

rapiné v. tr. « dérober » ;

exp. **recafe** (dans **dé grô recafe**) « éclats de rires et de voix » ; comp. Wiss *recaïfée* ; Hass *rekaïfye* « gros éclats de rire » ;

rechien m. « affront, rebuffade » ;

reditàpè m. « rapporteur, celui qui révèle la faute d'un autre » ; Wiss *redipet* ;

renîre (genre incertain) — (seulement dans **lé renire**) « courbature dans les reins » ; FR ;

pat. **revêtîre**, **revtîre**, **rvètîre** et forme francisée **revêtûre** : ci-dessus p. 228 ;

roquille f. « deux décilitres d'eau-de-vie » ; R ; employé par un vieillard qui le donne comme hors d'usage ;

rûclan-né v. n. « chercher des choses parmi des tas de déchets » ;

ruclon m. « tas de déchets ; parfois équivalent de fumier » ; FR ; G ;

salée (ou **salée ô fromage**) f. « sorte de gâteau au fromage, ressemblant à la quiche lorraine (sans lard) » ; Wiss ; FR ;

exp. (**être**) **de service** « serviable » ;

sèvrelèvre m. « musique à bouche, okarina » ; ci-dessus p. 228 ; — désigne aussi une « scie à bois, manœuvrée par deux hommes » : ce sens pourrait être secondaire ; les témoins expliquent le mot, sans doute à tort, par pat. *sè...lè* « ici...là » ;

sîe f. « rengaine intolérable » ; FR ; G ;

signé v. n. « tracer, sur le mort, étendu sur son lit ou dans son cercueil, un signe de croix avec un rameau trempé dans l'eau bénite » ; ce geste, régi par une tradition rigide, est un symbole essentiellement communautaire ;

exp. **trouille** f. (dans **joué à la trouille**) « espèce de jeu, aujourd'hui délaissé, et qui consistait à lancer, à l'aide d'un bâton recourbé, des cailloux ronds dans des trous » ; R ;

vogue f. « fête du pays (anciennement foire), à la St-Laurent » ; G ; Wiss ; Boll *vouga* ;

vrézon f. « léger étourdissement, vertige » ; R ; comp. FEW *vibrare*, p. 387 ;

3. vie domestique :

anbouare v. r. « s'évaporer, diminuer par évaporation » ; Wiss ; FEW *bibere*, p. 349-350 ;

antâme f. « quignon du pain » ; FR ; FEW *intaminare*, p. 732 ;

- àràgné** v. n. « enlever les toiles d'araignées » ; FR ; Wiss ; Gloss *aranyi* ; comp. FEW *aranea* ;
- bàgnolè** m. « bassin de bois où l'on met le lait à écrémer » (inusité chez les jeunes) ; Wiss ; Gloss ; Boll ; comp. FEW *benna*, p. 327 ;
- barnage** m. « pelle à feu » ; R ; Wiss et Bise *bernaz* ; Gloss *bernadzo* ;
- bocon** m. « morceau » ; FR ; Hass ; Boll ; Gloss ; — **un bocon de** « un peu de » ; FR ; Wiss ; Tabl 344 *on bokon* ; FEW *bucca*, p. 582 ;
- exp. **boné (être boné)** « être repu » ; FR ; Wiss *bonner* « remplir d'eau » ; FEW *bonus*, p. 434 ;
- bornette** f. « plaque du fourneau, recouvrant le départ de fumée » (sens contesté ; v. Gloss *bornèta* 3^e, 2) ; Hass *borneta* ;
- bouille** f. (variantes notables de prononciation : *ou*, *ò*, parfois presque *uo*, *ue*) « lessive » ; Gloss *buya* ; Hass *bouiya* ; FEW *bullire*, p. 620 ;
- boyandire** f. et **boyandi** m. ; ci-dessus, p. 228 ; Gloss, dérivés de *buyanda* : *bouiyandéra* f. et *bolyandyou* m. ;
- brèché** v. n. « se gâter, sûrir (du lait, de la crème) » ; Gloss et Hass *brètsi* ; FEW * *briscare* ;
- exp. **une brique de** « un morceau de (spécialement de pain, de gâteau) » ; Bise ; FEW *bricke* ;
- brissolé** v. tr. « faire rôtir (des châtaignes, au four) » ; Wiss *bresoler* ; Gloss, *brezola* ; Hass *bresolyeu* ; — **brezolon**, m. « repas de châtaignes rôties, avec du vin bourru » ; Boll ; G *brisolée* f. ; FEW * *brasa* ;
- exp. **brûlon (odeur de - ; sentir le -)** « brûlé » ; G ; Wiss ; Gloss ; Hass *bouerlon* ; FEW *ustulare*, p. 79 ;
- butin** m. toujours en emploi indéterminé (**un butin, tout un butin**) ou déterminé par un rapport de possession (**son butin, le butin de X**) ; singulier collectif signifiant « affaires, choses telles que vêtements, meubles, d'une manière générale les biens personnels, parfois avec nuance péjorative (surtout dans le groupe *son butin, tout son butin*) » ; FR ; G ; Gloss *butin* 3^e ; FEW *bûte* ;
- cabyòlon** (o très ouvert, presque e sourd) m. « petit réduit, resserre (souvent péjoratif) » ; FR ; FEW *caveola*, p. 556 ;
- càcàbo** m. (relevé seulement au pluriel : **dé càcàbo**) « erreur commise dans un travail » (dans le seul cas relevé, il s'agissait d'un travail de tricot) ; R ; mon grand-père employait ce mot, vers 1925, à Genève, pour désigner toute espèce de chose dégoûtante (influence du mot enfantin qui paraît impliqué dans les deux premières syllabes ?) ;
- càron** m. « carreau ou brique servant au pavage du sol d'une maison » ; FR ; G ; Wiss ; Bise ; Gloss, « *carron* » ; FEW *quadrus*, p. 1401 ;
- catèle** f. « carreau de faïence servant au revêtement des murs » ; Wiss ;

chenô f. « tuyau d'évacuation d'eau de pluie » ; Wiss ; Gloss *chenal* ; Hass et Boll *tseo* ; FEW *canalis*, p. 169 ;

ch(e)ni m. « lieu où règne un grand désordre ; ensemble d'objets en désordre » (employé aussi prädicativement) ; FR ; G ; Bise ; Gloss *chenil* 2^e à 4^e ; FEW **canile* ;

cotté v. tr. « appuyer, caler » ; G ; Wiss ; Hass *kotà* ;

crape f. « cœur (d'un fruit) contenant les pépins » ; Wiss ; FEW **krappa*, p. 359 ;

cressin f. ou m. selon les témoins ; ci-dessus, p. 223 ;

crevan-né v. n. « s'éteindre progressivement, crevotter » ; R ; relevé sur les lèvres d'un témoin irrité, parlant du feu, qui *crevan-ne* ; comp. Hass *krevâ* « mourir », Boll *kréva* « crever » ;

cròchon m. « quignon de pain » ; FR ; G ; Wiss — le même mot désigne aussi une « canne recourbée destinée à attirer les branches quand on cueille les cerises » ; Hass ; — dans le premier sens, exp. **passé le crochon** à quelqu'un « lui laisser le soin d'achever quelque chose, lui faire prendre la suite de », acception figurée tenant son origine d'une vieille coutume, aujourd'hui tombée en désuétude : à la messe du dimanche on remettait le quignon du pain bénit à celui qui devait offrir le pain bénit la semaine suivante — de là, **le crochon** « le jour du recrutement annuel » (les conscrits de l'année prenant la suite de leurs anciens) ; FEW *curticare* ;

crouase f. (relevé seulement au pluriel) « débris de coquilles d'œufs, de noix, etc. » ; Hass *krouèse* « coquilles d'œufs » ; Boll *kruèje* ; FEW **krosu*, p. 1364.

cròzou, crezou m. « quinquet, petite lampe à huile » ; R ; Wiss *crozet* ; Hass ;

drâche r. « résidu du beurre fondu » ; FR ; G *drachée* ; Wiss ; Hass *drâtze* ; FEW **drasca* ;

flône f. « vêtement trop grand, trop large, qui ne tient pas ; par extension, grande femme dégingandée » ;

godayé v. n. « (d'un vêtement), ne pas aller, tomber mal » ; Wiss « faire la noce » ;

exp. **(n'avouer pas de) govèr** « ne pas savoir administrer son bien, son ménage » ; R ; comp. FEW *gubernare*, p. 300 ;

greubon (eu long et très fermé) m. pluriel « résidus de graisse de porc fondue » ; FR ; G ; Wiss ; Hass ;

lavure f. « fond de soupe pour les cochons, fait d'eaux grasses » ; comp. Hass *laouire* ; FEW *lavare*, p. 214 ;

lissu m. « eau dans laquelle a cuit le linge de la lessive » ; FR ; G ; Wiss ;

machuré adj. « barbouillé » ; FR ; G (employé aussi figurément pour désigner les catholiques, les « noirs ») ; — et **machuron** m. « fond noir de casserole » ;

maillé v. tr. « tordre, placer de travers ce qui devrait être droit » ; FR ; Wiss ; Hass *mâdhi* v. r. FEW *macula*, p. 15 ;

mànòille f. « anse de pot ou de tasse » ; FR ; G *manille* ; Hass *manodhe* ; Boll *manolye* et *mànoye* ;

màrin m. « marc de café » ;

mate-fin et pat. **matafan** m. « sorte de crêpe salée » ; G ; Wiss ; Boll *matafan* ;

màtole f. « motte de beurre » ; FR ; G ; Boll *màtolà* (noté comme néologisme, importé du Bas-Chablais) ;

exp. **a mètre (allé a, être a mètre)** « sous le pouvoir d'un maître, d'un époux » ; d'emploi général en Haute-Savoie ;

mézonné (bien, mal -) adj. « maçonné, construit » ; R ; FEW *mansio*, p. 240 ;

morbié m. « horloge à poids, dont le boîtier a la forme d'un haut bahut » ; FR ; G ; ce mot est le nom d'une localité du Jura, près de Saint-Claude, centre de fabrication horlogère ; — figurément exp. **un (grô) morbié** « personnage très grand et très gros » ;

exp. **mouillon** (dans des tournures comme (*être*) *dans le mouillon* ; *du mouillon*) « humidité, chose humide » ; G ; Wiss ; Boll *molye* ;

moussillon m. « petit insecte du soir, moucheron » ; R ;

navette f. « petit pain au sucre » ; Hass ;

noyon m. « tourteau de noix, jadis considéré par les enfants comme une friandise » ; R ; FEW *nux*, p. 256 ;

pat. **outô** m. « cuisine » ; R ; Boll ; Hass *oto* ; FEW *hospitalis*, p. 494 ;

panôsse f. « toile à laver » ; FR ; G ; Wiss ; Hass ; Boll ; FEW *pannucia* ; — et **panossé** v. tr. ou n. « éponger, récurer » ; FR ; G ;

pâte (à très bref) f. « torchon » ; G ; Wiss ; Bise ; Boll *pata* ; sur l'aire de ce mot, v. *Atlas linguistique de la France*, carte 281 ; et *Atlas linguistique du Lyonnais*, carte 598 ; et **pâte d'èze** « torchon servant à laver la vaisselle » ;

pat. **pèile** m. « salle de séjour, située à côté de la cuisine » ; R ; Boll *pèle* ;

pèclè m. « verrou » ; R ; FEW *pessulus* ; — **pèclené** v. n. « remuer une clé dans la serrure » ; R ;

planelle f. « dalle de brique, de faïence » ; Wiss ;

pochon m. « louche, grande cuillère à puiser la soupe » ; FR ; G ; Wiss ; FEW *popia* ;

ranbouré v. n. « rejeter de la fumée vers l'intérieur de la pièce (en parlant d'un poêle ou d'une cheminée) » ; FR ; comp. FEW *burra*, p. 643 ;

exp. **ravouar** (du linge) « faire redevenir propre » ; surtout en contexte négatif : « *je pourrai jamais le ravoïr* » ; relevé seulement à l'infinitif ; FR ; FEW *habere*, p. 362 ;

ravyoule (ou long) « croquette de pommes de terre » ; FR ; répandu dans tout le Chablais ;

relàvé (la vaisselle) « laver » ; — et **relavage** « *lavage de la vaisselle* » ; G ; FR ; Wiss ; FEW *lavare*, p. 218 ;

ryette ou **rillette** f. « tranchée, passage étroit entre des maisons, etc. » ; comp. Hass, *riyoula* « rigole » ; comp. FEW *regel* ;

tablar m. « rayon, planche formant rayonnage » ; FR ; Wiss ; Gloss (au mot *branle*) ; comp. G *tabla* ;

exp. **an tapoyon** « en chiffon, en boule » ;

tèche f. « tas de bûches sous un auvent » ; R ; Wiss ;

toupine f. « gros récipient de terre cuite ou de grès » ; G ; Wiss.

4. vie professionnelle :

afruité v. n. « achever de mûrir sur les claies » ; Gloss *afruityté* ; FEW *fructus*, p. 825 ;

anbrunes f. pluriel « myrtilles » ; R ; Gloss *anbrezala*, note finale ; Hass *anbrodhé* ; Boll *anbrezole* ;

anchaplé v. tr. « marteler (la faux) pour redresser le fil » ; FEW **cap-pare*, p. 283 ;

ante m. (sans liaison après consonne : *un h-ante*) « variété excellente de châtaignier greffé » ; comp. FEW **imputare*, pp. 611-612 ;

apondre (et **rapondre**) v. tr. « joindre par une fixation quelconque » ; FR ; G ; Wiss ; Gloss ; Hass *apondre* « ajouter, joindre » ; FEW *apponere* ; — **raponse** f. « joint, fixation joignant deux objets » ; FR ;

appareilleur m. « plombier » ; FR ; G ; comp. FEW **apparicare* ;

bèju m. « mouette du lac » ; R ; Gloss *bezu* ;

bôille (ô très ouvert, parfois presque uo) f. « bidon à lait d'une assez grande capacité, spécialement celui qu'on porte sur le dos à l'aide de bretelles » ; FR ; Bise ; à Genève, désigne tout bidon à lait, d'une certaine capacité ; Wiss ; Gloss *bolye* l'atteste dans toute la Roman-die ; FEW **bulli* ;

bouàton (a très bref) m. « soue » ; Wiss ; Bise *boéton* ; Gloss ; Hass, *bouatson* ; FEW *butta* ; *Revue de linguistique romane*, 1961, pp. 365-371 ;

bouàchon m. « trou où l'on fait fermenter les châtaignes » ; Gloss *bouatson* 3° ; Hass *bwata* « grotte, creux » ; FEW **buta* ; — et exp. **fère bouachoné** (les châtaignes) « les faire fermenter » ;

bouan-né adj. « d'un châtaignier, dont le tronc est pourri à sa base » ; R ;

boube m. « aide-berger, à l'alpage » ; Wiss *bouèbe* ; Gloss *bouèbo*, 2° ; Hass *bouèb* ; FEW *bube* ;

boucherie f. (spécialement dans **fère boucherie**, **lé boucherie**) « abattage des porcs en novembre, et traditions gastronomiques, aujourd'hui en voie de disparition, qui y sont liées » ; comp. Gloss *boucherie* 2° ; Hass, *butseri* « boucherie » et *butseyi* « faire boucherie » ; FEW **buc-co*, p. 587 ;

bouèrli m. « feu de feuilles » ; comp. Boll et Hass *bouèrlâ* « brûler » ; FEW *ustulare*, pp. 76 et 78 ;

bouri : terme employé dans deux situations : 1) avec redoublement (*bouri-bouri*), comme un cri pour appeler les cygnes qui fréquentent le bord du lac ; 2) comme nom masculin, dans le langage enfantin, pour désigner un cygne ; comp. Gloss *bouri* 1° redoublé, pour appeler les canards, 2° « canard », et *bourita* f. « cane » ;

boyà m. « nom local de la perche » ; FR ; Hass ;

exp. **bûchillon** m. (dans *bûchillon ne saute pas loin du tronc*, vieux proverbe local, signifiant qu'un enfant ressemble à son père par ses qualités) ; Gloss « petit éclat de bois » ; FEW **busca*, p. 648 ;

càfou en emploi prédicatif « gâté, perdu » (en parlant des châtaignes) ; comp. Gloss *caffè* ;

canicules f. pluriel « plantes aquatiques poussant sur les hauts-fonds du lac et qui atteignent aux canicules leur plein développement » ; FR ;

câtifle f. « pomme de terre » ; mot qui appartient à une famille très répandue (comp. italien, *tartufo*, allemand *kartoffel*), v. Meyer-Lübke, *Romanisches Etymologisches Wörterbuch*, n° 8966 ; cet ouvrage cite le patois savoyard *tartifle*, que j'ai entendu, il y a une quinzaine d'années, dans un village du canton de Genève, employé par plaisanterie dans un contexte français ;

càyon m. « porc » ; FR ; Wiss ; Tabl 183 ; Hass ; Boll ;

châble m. « dévaloir naturel utilisé dans la montagne pour le glissement des bois » ; Wiss ; Tabl. 61 *tsâble* ; Gloss renvoie sous *chable* à *tsâblyo*, article à paraître ; ci-dessus, p. 218 ; FEW *katabole* ;

châton m. « bâton épineux » ; comp. Gloss *chaton* 7° ;

châtré v. tr. « d'un arbre, l'élaquer » ; comp. Hass *tsâtrâ* « châtrer un animal » ; FEW *castrare*, p. 475 ;

clédâr m. « porte de grange, grande porte, portail » ; G ; Wiss ; FEW **clèta*, p. 776 ;

cochère f. « barque du service public Saint-Gingolph - Vevey » ; hors d'usage dès 1914 ; R ; cf. FEW *kocsi* ;

corniole (aussi **cornioule**) f. « cornouille » ; comp. Hass *korgnola* ; Boll *korgnole* ; FEW *cornus*, p. 1205 ;

couàtron (a très bref) m. « petite limace » ; G *couàtron* (a très long) ; Boll *kouatron* ; FEW * *coquistro* ;

crouâsé v. n. « traverser le lac en bateau » ; FR ; comp. Boll *krueji* « traverser un pré » ; FEW *crux*, p. 1377 ;

déblôté v. tr. « découper la viande (ou la chair d'une volaille ou du gibier) qui se trouve près des os » ; FR ; Hass *debtotâ* « arracher, défaire » ; FEW * *blottiare* ;

drâ m. « filet à foin » ; comp. FEW *drappus* ;

èfeuilles f. pluriel « opération consistant à enlever à la vigne les feuilles gênant la maturation de la grappe » ; les effeuilles pratiquées dans le vignoble vaudois entraînent une immigration saisonnière d'ouvrières savoyardes, parmi lesquelles un contingent de femmes de St-Gingolph ; FR ; comp. Hass *éfhodi* « épamprer » ; — **èfeuilleuse** femme qui se loue pour les effeuilles ; FR ;

ètrochô (finale prononcée presque -eô, diphtongue à premier élément très assourdi) m. « grande scie maniée par deux hommes » ; R ;

fâyar m. « hêtre » ; FR ; G ; Wiss ; FEW *lagus*, p. 371 ;

féra f. « espèce de poisson du lac, variété du *coregonus* » ; G ; FR ; Wiss ;

exp. **féramante** (dans **travail de féramante**) « fabrication et montage de toutes les pièces métalliques entrant dans la structure d'une charrette » ; R ; comp. FEW *ferrum*, pp. 472-475 ; — **fèremente** f. « ferrure » ;

forè f. « portion de bois ou de châtaigneraie, même très petite, dont on est propriétaire » (survivance d'une acception médiévale ? comp. FEW *forestis*, p. 708) ;

fossouar m. « sarcloir » ; G ; comp. Bise ; Boll *fosè* ; FEW *fossorium* ;

fruitière f. « laiterie communautaire » ; exista à St-Gingolph jusque vers 1935 ; G ; FEW *fructus*, p. 825 ; — et **fruitié** m. « tenancier de la fruitière » ; Wiss ;

ganbe f. « instrument servant à la pêche en profondeur » ; FR ;

gouverné (le bétail) v. tr. « s'occuper de, donner les soins journaliers à (écurie, abreuvoir, traite) » ; Wiss ; FEW *gubernare*, p. 301 ;

iséable m. « érable » ; R ; FEW *acerabulus* ;

jôlerie f. « friture de tout petits poissons que l'on mange avec leurs arêtes » ; FR ; FEW *julus* ;

lanche f. « bande de terre toute droite, assez longue et étroite » ; Hass *lantse* « portion d'alpage trop escarpée pour que les vaches y paissent » ; Boll, même sens qu'à St-Gingolph ; FEW * *lanka* ;

liquette f. « barque à fond plat » ; G ; Wiss ; Hass *lityeta* ; FEW *lixare*, p. 383 ;

pat. **mé** (ou **mée** avec un **-e** très assourdi) f. « bassin qu'on remplit d'eau bouillante où l'on plonge le porc après l'avoir égorgé » ; Tabl. 120 **mé** « pétrin » ; Hass **mé**, **mètre** « récipient servant à porter la soupe aux porcs » ; Hass **métra**, même sens ;

mojon m. « genisson de 12 à 15 mois » ; Wiss ; Bise **modzon** « veau, personne grossière » ; Hass **modzon** ; Boll « génisse non saillie » ;

montagne f. « alpage ; prairie des hauts communs » ; FR ; Boll ; Hass ;

morgé m. « désignation, par rapport à la navigation, de l'un des airs du lac » ; R ; peut-être en rapport avec le nom de la Morge ;

exp. **mote** (dans **chèvre mote**) « qui n'a pas encore de cornes » ; FR ; Hass **mouetsé** « bête écornée » ; Boll **motà** ; — **chèvre mote** s'emploie aussi figurément pour désigner une fille fantaisiste, peu disciplinée, capricieuse ;

moulé (ou long) v. tr. « d'un bateau, le laisser aller » ; — et v. n. « du vent, cesser, tomber » ;

moule (ou très long) m. « mesure de bois coupé, correspondant à 4 ou 5 stères, selon la longueur des rondins » ; Boll ;

moure (ou très long) m. « museau » ; ne s'entend guère que dans les expressions : **janbon de moure** « sorte de charcuterie faite avec le groin du porc » et figurément **tapé sur le moure** « donner un coup sur le visage », **avouer du moure** « avoir de la langue » ; FR ; Hass **mo(r)** ;

mûron m. « mûre, fruit de la ronce » ; G et Bise **meuron** ; Hass ;

nan m. « torrent tributaire du lac » ; FR ; G ; Boll **nan** « torrent venant d'un vallon latéral à la vallée principale » ; — exp. **être an nan** entendu une fois à propos d'un bateau, sens pour moi peu clair, apparemment « se trouver en dehors du port, hors de l'abri de la jetée (?) » ; un autre témoin, consulté, dit connaître cette expression, mais ne peut en déterminer la signification exacte ; émet l'hypothèse qu'il s'agit d'une barque qui s'est éloignée du rivage communal, car « un nan fait frontière » ; Wiss ; FEW **nantu* ;

navion et **navio** m. « petite barque qui suit un bateau » ; FEW *navis*, p. 67 ;

nîté v. r. « se cacher dans une anfractuosité du rivage ou dans des lits de canicules (en parlant du poisson) » ; FEW *nidus*, p. 121 ;

nô m. et pat. **nâ** « auge » ; FEW **navica* ;

nô f. « barque » ; FEW *navis* ;

opinel m. « couteau pliant » (du nom du fabricant) ; FR ;

ouègnepe m. « teigne, gratteron » ; comp. Hass **ouegni** v. r. « s'empoigner par les cheveux » ;

perche f. « rejeton d'une souche » ; FR ; comp. Boll ; comp. FEW *pertica*, p. 279 ;

pevotte f. « petite pomme de pin, qu'on met sur l'arbre de Noël » ; Boll *pevotà* « cône de résineux » ; FEW **pipa* ;

pîve f. « pomme de pin » ; FR ; G ; Wiss ; FEW **pipa* ;

pouare « poire » au masculin (à Bret) ; Wiss ; Hass *peri* m. ; Boll *père* m.

polâille f. « gallinacée, surtout poule ou poulet destiné à l'abattage » ; FR ; Boll *polaye* « poule » ; FEW *pullus*, p. 540 ;

prunô m. v. n. « prune rouge » ; FR ; G ; Wiss ; Bise ; FEW *prunum*, p. 494 ;

exp. **purgé** v. n. (dans **le lac purge**) « les détritus errants sur la surface du lac sont poussés par le vent et s'accumulent le long du rivage (ceci à certaines époques) » ; FR ; FEW *purgare*, p. 612 ;

quemon m. dans l'état de langue actuel, relevé plusieurs fois dans un sens non-originel « troupe, bande (surtout de gamins) » ; FR ; mais les témoins se souviennent que ce mot désignait le troupeau communal de chèvres ; comp. Hass *kemon* « pâturage communal » ; Boll *kmon* « bois et pâturage communaux » ; FEW *communis*, p. 961 ;

râb(e)lè m. « râtissoire de petite taille, utilisée pour le travail de jardin » ; FR ; Wiss ; Hass *rabdhé* « râtissoire » ;

râdeleur m. « homme chargé d'amarrer les bateaux à vapeur du service public lorsqu'ils touchent l'embarcadère » ; FR ; G ;

pat. **rasse** f. « scierie » ; R ; Hass ;

rebà m. « bruit que font les vagues sur l'enrochement du rivage, sous certains vents » ; FR ; FEW *battuere*, p. 292 ; relevé une fois dans le sens (douteux) de « air, brise favorable », désignant une certaine orientation du vent ;

exp. **rebaté** v. n. (dans **ça rebate**) « il y a du rebà » ; comp. Hass *rebata* « retomber » ;

r(e)byòche f. « opération consistant à élaguer les gourmands ou petites feuilles parasites de la vigne » ; FR ; comp. Wiss *rebioler* ; FEW **blottiare* ;

rebyoles f. pluriel « rejets de la vigne » (employé par les effeuilleuses, et senti comme vaudois) ; Wiss *rebiolon* ; Bise ; Hass *rebyo* ;

sarclòrè m. « petit sarcloir » ; FR ; Bise *serclore*t, *sarcloret* ;

séré m. « fromage blanc de fabrication locale » ; FR ; Wiss *sérac* ; Tabl 222 et Hass ;

tasson m. le sens propre de ce mot est « blaireau » ; je l'ai relevé plusieurs fois ; ce sens est attesté par Bise, Hass et Boll ; certains sujets l'emploient pour désigner le frai de poisson qu'on trouve sous les pierres en bordure du rivage ; il a été employé devant moi pour désigner une lotte ; figurément il peut qualifier un individu paresseux et gras ;

exp. **tèpe** f. (dans **un bou de tèpe**) « un lopin cultivé » ; Hass *tepa* « gazon, motte » ; Boll « terrain improductif » ;

exp. **tourné** (dans *le raisin tourne*) ; ci-dessus p. 230 ; FR ; relevé une fois à propos des fruits en général ;

triandine f. « instrument à trois dents pour retourner le sol » ; FR ; Boll *tridetina* ;

trifle f. « pomme de terre » ; R ; Hass *trife* ; v. *catifle*, p. 259 ;

vouâble m. « viorne » ; G ; Wiss ; Hass *wâbdha* ; FEW *vitis*, p. 558.

5. la bourgeoisie (tous ces mots sont fréquents) :

bourjoua et **bourjouasie** v. ci-dessus p. 234 ; du fait de l'originalité de la bourgeoisie de St-Gingolph, ces mots ne sont pas sémantiquement réductibles à l'usage helvétique commun ;

caracô m. « non-bourgeois », terme à nuance ironique, beaucoup plus employé qu'**étrangé** ; un témoin me l'explique un jour comme ayant désigné originellement un détail vestimentaire caractéristique : c'est là sans doute une simple attraction de français *caraco* « sorte de veste » ; le mot pourrait être en relation avec certains des termes mentionnés par FEW sous *conchylum*, p. 1005, ou sous *quadrare*, p. 1394 ; FR ;

dizène f. v. ci-dessus, p. 234 ;

étrangé m. « non-bourgeois » ;

le frui (sans détermination) « ensemble des produits des alpages communaux (fromage, beurre, etc.), vendus et partagés au prorata de la quantité de lait fournie par les bêtes de chaque famille » ; cette pratique n'est plus qu'un souvenir pour les gens âgés, car aujourd'hui les alpages sont loués à un particulier qui vend le fruit à son propre profit ; comp. Boll *frita*, Hass *frui* et FEW *fructus*, p. 824 ;

lô m. « ce qui est attribué à un bourgeois » ; semble le terme général embrassant, selon les cas, les notions de *râpe*, *morsô* et *manquin* ;

manquin m. v. ci-dessus, p. 234 ; com. FEW *mancus*, p. 142 ;

masse f. v. ci-dessus, p. 234 ;

morsô m. v. ci-dessus, p. 234 ;

porsion f. comme *lô* (semble de sens plus vague) ;

prandre v. tr. et **prandre** v. n. « recevoir son lot (du point de vue de l'ayant-droit) » ; *être servi* en revanche (v. ci-dessous) semble impliquer le point de vue de la bourgeoisie comme entité collective ;

prétandan m. « bourgeois non encore servi mais ayant le droit de l'être » ;

râpe v. ci-dessus p. 234 ; ce mot est largement attesté, dès le moyen-âge, dans deux terroirs latéraux de l'aire gallo-romane : en Flandre-Hainaut-Lorraine messine d'une part, et de l'autre en Valais-Savoie : v. REW n° 7077 et FEW *raspon*, 671. C'est un terme technique du langage des bûcherons. Le plus ancien exemple à ma connaissance s'en trouve dans un jugement de l'archidiaconé de Metz, de 1297 (publié par H. Goffinet, *Cartulaire de l'abbaye d'Orval*, dans Collection de Chroniques belges inédites, Bruxelles 1879, pp. 588-589) : « Enpres lou boix de Burey et desous la raïpe ke nostre home de Chairancey i tiennent ». Il s'agit là d'une portion de bois concédée en tenure. Ce sens est quasi-identique à celui que nous constatons dans l'usage bourgeoisial de St-Gingolph. En revanche, les textes de Mortagne, du Hainaut et de Lille, des XVI-XVII^e s. cités par Godefroy (*Dictionnaire de l'ancien français*, VI, 609) présentent un sens différent : *raspe* (ou *rape* ou, avec le i parasite, *raïpe*) désignent collectivement des baliveaux d'arbres de futaie, ou des rameaux par opposition aux grosses branches ; on parle de fascines de *raspe* (Mortagne 1588 ; Coutume de Hainaut 1619), de *bois de raspe* (Mortagne 1596), de *raspe broutée* (Lille 1622). Le REW et le FEW attestent en patois valaisan et savoyard *rapa* « forêt de bois feuillu ; terrain boisé » ; Wiss et Hass donnent le même sens. Il semble donc que le mot, propre aux territoires « lotharingiens » (dans l'acception géographique large), ait jadis désigné, à la fois un type particulier de forêt exploitée, et le fruit de celle-ci. Chacun de ces sens s'est figé et a fini par exclure l'autre, différemment selon les terroirs. St-Gingolph appartient à la zone où le sens de « forêt » l'a emporté ; mais le maintien de la bourgeoisie a permis de garder au mot une connotation juridique, de tradition ancienne, qui l'a spécialisé dans cet emploi ;

râpié m. et **râpière** f. « titulaire d'une râpe » ;

(être) **servi** en emploi absolu, v. ci-dessus, p. 234 ;

tige f. « lignage, famille en tant que porteuse du droit héréditaire » ; FR ;

fière tige en emploi absolu : se dit d'un bourgeois ayant des enfants mâles héritiers de son droit de bourgeoisie.